VOLUME IV. WINNIPEG, MERCREDI, 1 Novembre 1916 NUMERO 25

ABONNEMENTS:
Canada et Etats Unis - - $1.00
Union Postale - - - - - $1.50

LA LIBERTÉ

Directeur: HECTOR HEROUX

DIEU ET MON DROIT

Imprimé et publié par la
" CANADA PUB. CO. LTD."
9 Ave. McDermot
Té. . . . Garry 4264-4265

UNE QUATRIEME PERLE (BIS)

Il y a des perles qui jettent un si beau reflet de lumière que c'est vraiment dommage de ne les apercevoir qu'un fois. Nous voulons donc prolonger le reflet de la quatrième perle de notre progressif et très moderne département d'instruction publique.

Vous vous rappelez, amis lecteurs, de quoi il s'agit.

L'un de nos inspecteurs dans son rapport officiel (1914-1915) au département d'instruction publique, suggérait discrètement, comme objet désirable dans le programme d'enseignement d'école normale, les notions d'**eugénisme.**

Il faut être moderne, quoi! Nos voisins des Etats-Unis sont dans le courant, il faudrait les suivre, sous peine de passer pour arriérés.

Mettons un peu plus en évidence cette perle de progrès moderne.

Le **Chicago Herald** (6 août 1916) disait donc en parlant du sujet très progressif suggéré par monsieur l'inspecteur manitobain:

"Lesson in Live Stock."

Cela sent le boeuf, dirait l'autre; mais il paraît que dans notre enseignement moderne, "up to date", pour nous servir de l'expression consacrée, c'est du progrès.

Voyez un peu la suite; c'est dans le même article et c'est toujours la continuation de la même thèse **animale,** qu'on nous pardonne le mot.

"Le temps est certainement venu, — dit notre progressive correspondante, car, ô horreur, c'est une femme qui écrit, — d'éliminer ceux qui au point de vue biologique ne sont plus aptes à "avoir de la famille. Je ne suis pas en faveur de la mise à mort "de tous les faibles, les lunatiques et les idiots, pas plus que pour "le noyage des nouveau-nés atteints de faiblesse."

Oh! mademoiselle, vous êtes plus scrupuleuse qu'un médecin de chez nous, qui n'a pas eu honte d'écrire qu'il est désirable de faire disparaître par le chloroforme les hommes de plus de soixante ans. Enfin, mademoiselle veut bien reconnaître que l'esprit du christianisme s'oppose à la chose, car il a pour but de protéger le faible.

Mais comme on fait profession dans les écoles publiques des Etats-Unis aussi bien que dans grand nombre de celles du Manitoba d'étouffer soigneusement et hypocritement l'esprit chrétien, on arrivera peut-être à ce degré de progrès moderne.

Mademoiselle poursuit, — nous citons en anglais, c'est moins gênant:

"We can breed a race of human **thoroughbreds** and establish "an aristocracy of health."

Des "thoroughbreds", c'est nous qui soulignons. N'est-ce pas que nous sommes bien à la hauteur du genre brute. Et pour que rien n'y manque, ce seraient des "thoroughbreds" enregistrés.

Vous souriez de pitié et de mépris, mais c'est de l'authentique. Lisez plutôt:

"If you want to be registered as one biologically fit, write for "blanks and information to Miss Marjorie Fulston, Secretary Eu-"genis Registry, Battle Creek, Mich."

Qui osera nier, après cela, que nous sommes dans le progrès? Apprendre dans nos écoles normales les choses nécessaires, utiles et désirables pour produire des "thoroughbreds enregistrés", voilà qui s'appelle du progrès. C'est un rayon lumineux projeté au loin par notre incomparable quatrième perle.

Il va bien, notre département d'instruction publique. A quand le manuel d'eugénisme sous le bras de nos enfants d'écoles, pour aller grossir la masse des manuels dont les trois quarts au moins sont de trop pour des enfants de leur âge. Ca coûte cher, mais les amis de nos rédacteurs de manuels y trouvent leur compte. Il en faut beaucoup et au surplus il faut changer souvent; ça coûte fort cher, mais c'est du progrès moderne.

Paye Baptiste! Et entonne un hymne à l'honneur du progrès moderne. Ce sera une consolation comme une autre. Quand on manque du coeur nécessaire pour secouer le joug, il faut charmer son mal par une petite chanson.

VIVRE POUR LES AUTRES

Nos jeunes débutent d'une manière magistrale. En ouvrant nos colonnes à l'A. C. J. C., nous ne pensions pas que sa première contribution aurait la valeur qu'elle a réellement.

Le moins averti n'aura qu'à relire l'article intitulé: "L'A. C. J. C. au Manitoba", publié dans notre numéro de la semaine dernière pour se convaincre qu'il est de main de maître.

Au Cercle LaVérendrye, nous disons volontiers: Bravo et merci.

Nous voulons revenir un peu sur une parole de l'article mentionné, parole qui nous a frappé, surtout venant des jeunes.

"Vivre pour les autres."

C'est un élément de salut, assurément, mais trop nombreux sont malheureusement ceux qui ignorent que c'est aussi un élément de salut national.

Notre groupe manitobain a-t-il assez pratiqué cette vertu civique jusqu'ici? Nous ne voulons pas être désagréable, mais nous croyons qu'il faut répondre négativement. "La charité bien ordonnée commence par soi-même", répète-t-on souvent, et derrière ce paravent de belle apparence, on pratique, à l'abri des reproches de la conscience tranquillisée, le plus froid égoïsme qui se puisse concevoir.

Le principe invoqué est vrai, mais il faut l'appliquer en temps et lieu. Appliqué à tout propos et hors de tout propos, il devient, nous le répétons, un paravent commode, mais fort méprisable.

"Vivre pour les autres", voilà le contrepied de l'égoïsme.

Mais comment résoudre la question d'une manière pratique? Vais-je donner tout le fruit de mon travail aux autres?

—Oh! non, pas cela!

—Quoi alors?

—En donner une petite partie pour les oeuvres qui demandent le concours de tous pour vivre et qui en définitive sont nos oeuvres à tous. Il nous faut le pain quotidien pour vivre, il est dans l'ordre qu'une partie de notre travail aille vers ce but. Nous sommes membres d'une famille, chef peut-être; encore dans l'ordre qu'une partie de notre avoir prenne cette direction, mais là semble se terminer l'activité de ceux qui invoquent souvent le fameux principe que "charité bien ordonnée commence par soi-même".

Mais, pour ne pas être égoïstes il faut aller plus loin. Nous sommes aussi membres d'une société civile et religieuse, il est dans l'ordre que les oeuvres sociales aussi bien que les oeuvres religieuses reçoivent une partie de notre temps, aussi bien qu'une partie de notre argent.

Y pensons-nous?

Bon nombre des nôtres n'y pensent pas ou presque pas. Et pourtant il y a là des oeuvres à entretenir et à développer, si nous tenons à notre influence sociale et à notre vie religieuse.

Nous du Manitoba, nous avons un besoin pressant de cette qualité maîtresse qui pousse à vivre un peu pour les autres.

Il y a quelques années, la Y. M. C. A. de Winnipeg faisait un appel au public de la province et elle recevait la magnifique réponse de $300,000 pour construire son immeuble et voir à son organisation.

C'est une oeuvre sociale dans un ordre de choses qui ne nous favorise guère, comme groupe français et catholique, mais c'est un exemple un peu éloquent, qu'en dehors de chez nous il s'en trouve qui savent vivre pour les autres.

A combien par exemple se chiffre la contribution du groupe français manitobain à son Association d'Education. Nous posons deux points d'interrogation, et nous y ajoutons volontiers un point d'exclamation.

Pourtant c'est une oeuvre de défense nationale qui doit ne pas nous être indifférente, si nous avons souci de nos intérêts nationaux et religieux.

Sachons vivre un peu pour les autres, si nous voulons que nos enfants vivent de notre vie, et selon nos légitimes aspirations.

DU PRATIQUE

Nous attirons l'attention de nos lecteurs sur la suggestion faite par Monsieur le Curé de Letellier dans sa collaboration de cette semaine. C'est du pratique. C'est dans l'ordre de la colonisation la mise en oeuvre de ce que nous disons ailleurs, aujourd'hui même, dans les quelques remarques que nous avons intitulées: "Vivre pour les autres".

Nos chroniqueurs locaux sont parfois en peine de trouver matière à leur travail hebdomadaire. La suggestion de Monsieur le Curé de Letellier, si elle était mise en pratique, leur fournirait ample matière, et combien intéressante en même temps que productive de résultats pratiques.

Faire passer sous les yeux des lecteurs de la **Liberté** les succès remportés dans l'agriculture par ceux de sa paroisse, n'est-ce pas la meilleure annonce qu'on puisse faire?

Ceux qui ont réussi pêcheraient sûrement par excès d'humilité s'ils s'opposaient à laisser dire leurs succès au public. C'est une manière de travailler à la colonisation et une manière très efficace. Il ne s'agit pas de farder la marchandise, mais de dire simplement les faits; et les faits sont nombreux: seulement ils sont laissés dans l'ombre.

Très pratique la suggestion de M. le Curé de Letellier.

Ceux qui veulent faire leur petite part de travail en écrivant à leurs parents ou amis du Bas-Canada trouveraient leur écriture toute faite, dans la chronique locale; un coup de ciseau et un timbre de trois sous, puis c'est fait. Nous avons fait une petite part de l'oeuvre commune, c'est un coup d'épaule, et si seulement ce petit effort était multiplié par trois mille, nous aurions un résultat merveilleux.

Nos dévoués curés et tous les secrétaires des cercles locaux ne pensent-ils pas qu'il y aura besogne utile à faire sur ce modeste terrain? Cinq minutes de conversation avec celui qui fait la chronique locale, s'il n'y en a pas un peu de travail pour en faire surgir un, et nous est avis que ce serait la mise en terre d'une semence qui produirait d'heureux fruits.

A quel chroniqueur local reviendra l'honneur d'avoir fait le premier ce travail patriotique et pratique?

NOUS LES INTERESSONS

Québec, P. Q., le 10 octobre 1916.

M. le directeur de la **Liberté,**
Winnipeg, Manitoba.

Monsieur,

J'ai eu maintes fois l'occasion de lire dans votre vigoureux et estimé journal des articles invitant nos compatriotes canadiens-français à venir s'établir sur les terres fertiles du Manitoba, ou dans d'autres provinces de l'Ouest canadien, plutôt que de franchir la frontière et aller se mêler à l'élément américain. J'applaudis à ce mouvement entrepris par votre feuille courageuse.

D'abord je vous dirai que je ne méprise pas absolument la Grande République voisine. J'y ai moi-même résidé, ainsi que mes parents. Mais notre séjour n'y a été que passager. Nous sommes revenus chez nous, au foyer natal, moi à Québec, et mes parents dans la province de Saskatchewan, et nous sommes heureux d'avoir agi de la sorte.

Aux Etats-Unis il y a de l'argent à faire, comme partout, et il y a autant de misérables de l'autre côté de la frontière qu'il y en a au Canada; je ne devrais pas dire autant, mais plus, beaucoup plus. Et puis, quelle vie y mène-t-on? Je parle ici du grand nombre. On va s'enfermer dans les manufactures de coton, où l'air est malsain et le bruit assourdissant. Les jeunes filles, et un grand nombre de mères de famille, doivent passer les semaines dans les "moulins" et laisser leurs petits enfants aux soins des étrangères, bien souvent.

J'aime mieux les occupations de nos braves Canadiennes-françaises, soit de la ville, soit de la campagne.

Ce qui est agréable à constater, cependant, chez les franco-américains, c'est la fidélité à la religion catholique et à la langue française. Certes, sous ces deux rapports, nous avons quelques malheureuses défections à constater, mais l'effort du clergé franco-américain, les écoles séparées, les nombreux journaux de langue française, toutes ces forces réunies tendent à grouper les Canadiens-français qui ont émigré aux Etats-Unis, ainsi que leurs descendants. Dernièrement encore, on a posé les bases de la Fédération des Sociétés Françaises Catholiques de la Nouvelle-Angleterre: tout cela est excellent. L'élément français catholique est certainement appelé à jouer un rôle important dans les destinées de l'Amérique.

Seulement, il y a aussi des choses dignes de pitié. Par exemple, le mépris que certaines petites gens affectent en parlant du Canada et des choses canadiennes. Pourvu qu'ils travaillent aux "moulins", qu'ils balbutient quelques mots d'anglais, ils se croient au-dessus de notre bonne population agricole, des habitants paisibles de nos petites villes et de nos villages. Quelle aberration! Quelle ignorance!

Oui, monsieur, encourageons les braves Canadiens-français à rester sur le sol. Ne cessons de leur répéter qu'ils ont des chances exceptionnelles de s'établir dans les vastes provinces de l'Ouest de notre pays, où des villages naissent en grand nombre et où les diocèses s'organisent.

G.-A. Lachance,
Québec, P. Q.

PAROLES BIENVEILLANTES

M. J.-Albert Foisy termine par les paroles suivantes un troisième article sur la cause française au Manitoba, dans le **Droit** du 23 septembre dernier:

"Les Canadiens français du Manitoba viennent d'entrer dans la phase aiguë de la lutte scolaire. Leur conduite répond parfaitement à la haute opinion que toute la race s'était faite de leur patriotisme et de leur courage.

"Ils ont fait les premiers pas dans une voie douloureuse où les accompagneront non seulement les voeux et les prières de tous les frères de l'Ontario et du Québec, mais aussi leur appui moral et pécuniaire, si c'est nécessaire.

"La cause des Canadiens français du Manitoba est celle de tout le peuple et aujourd'hui plus que jamais nous sommes conscients de notre devoir.

"Le cri persécuteur de "**Un seul drapeau et une seule langue pour tout le Canada**" a été poussé en Ontario comme au Manitoba et la réponse a été spontanée et unanime.

"Tous les Canadiens français connaissent et comprennent la lutte qui se livre dans les deux grandes provinces anglaises et ils sont décidés de combattre jusqu'à la victoire, **jusqu'au bout.**"

C'est envisager la cause comme elle doit l'être, et nous trouvons là la route à suivre.

Quelques-uns des nôtres ont-ils cette largeur en même temps que cette noblesse de vues? On peut se le demander. Cependant ce nous est une consolation de constater que le ton général est à la résistance; résistance calme et effective dans les circonstances actuelles, résistance qui pourrait bien revêtir un autre caractère, si les circonstances changent. Nous n'ambitionnons pas ce changement; armons-nous pour n'avoir pas à le craindre.

Les nôtres voudront bien lire entre les lignes, car nous les savons attentifs et éveillés au péril qui nous menace.

Pour le moment nous remercions très cordialement et avec reconnaissance nos frères éprouvés de l'appui moral qu'ils nous donnent. Nous sommes les témoins émus de l'offre de secours financier qui nous est fait pour le moment opportun. Ce moment n'est pas venu et nous espérons qu'il ne viendra pas, mais nous ne nous laisserons pas égorger sans crier au secours. Mais comme des hommes de coeur, nous irons au bout de nos forces avant de tendre la main.

LA CHUTE DU MONSTRE

Robinson nous raconte son exploit

Le **Journal,** de Paris, a eu la bonne fortune d'obtenir de l'aviateur anglais Robinson le récit de la destruction par lui d'un zeppelin allemand. Le voici.

Vingt et un ans tout frais sonnés, la taille bien prise, les traits réguliers, à ensemble plaisant, front haut sous cheveux blonds qui ondulent, yeux bleus très doux, mais qui savent être fermes et regardent bien en face, une ombre de moustache, des dents de louveteau, un menton arrondi qui complète l'ovale harmonieux du reste du visage, bref un beau type de masculinité juvénile, ni affecté ni brutal, tel est physiquement le lieutenant aviateur William Leefe Robinson V. C. qui, l'autre samedi en pleine nuit, abattit un dirigeable allemand.

Modestie est vertue qui, proverbialement, sied aux héros. Celui-ci pourtant dépasse presque les bornés. Mais son attitude est si naturelle, si exempte de pose, que cet excès de simplicité augmente encore, si possible, la sympathie que sa physionomie ouverte, ses propos, sa voix même, dont les inflexions marquent l'homme cultivé, éveillent de prime abord chez tous ceux qui l'approchent. Cette impression, je la ressentis dès que j'eus l'honneur de rencontrer celui qui est aujourd'hui en passe de devenir une idole populaire, et alors même que j'ignorais qui il était. Voici comment. Un soir de la semaine dernière, j'assistais dans un aérodrome voisin de Londres, à des expériences d'atterrissage nocturne. Entre deux départs d'aviateurs, je rêvais à je ne sais quoi en regardent les jeux de lumière que faisaient dans le ciel et sur l'herbe de la prairie les rayons des projecteurs. D'un groupe voisin s'éleva soudain une voix que je ne connaissais pas et qui me tira de ma songerie. Elle était si plaisante que je m'approchai, un peu intrigué. Or, celui qui parlait, c'était le lieutenant Robinson qui contait, ou plutôt se faisait arracher par bribes, des détails sur son après-midi. Journée mémorable, puisque le roi lui-même venait d'épingler sur sa poitrine la plus enviée, la plus rare des décorations, cette Croix de Victoria réservée aux actes d'une presque invraisemblable bravoure, et qui ne doit guère avoir, à l'heure actuelle, en dépit de tout l'héroïsme déployé dans cette guerre, plus d'une centaine de titulaires vivants.

Vous ne sauriez croire avec quelle difficulté j'amenai le lieutenant Robinson à me parler un peu longuement de son exploit. En fait, je crois bien que je n'y réussis que parce que j'étais Français et que le vainqueur du zeppelin aime profondément la France. Suivant une coutume familière aux officiers de l'armée des Indes, il a sur le bras droit, au-dessus du poignet, un tatouage en couleurs. Savez-vous ce qu'il représente? Deux drapeaux entrecroisés: l'Union Jack et notre tricolore. Juste au-dessus du tatouage, deux cicatrices, qui marquent l'entrée et la sortie d'une balle de shrapnell reçue alors qu'il survolait Lille, montrent qu'il ne s'agit pas là d'un vain symbole.

Or, voici ce qu'il me conta, tandis que nous regardions les avions quitter le sol et disparaître dans la nuit, oiseaux au corps sombre e aux ailes blanches qui, de loin, paraissaient, avec leurs feux de position, être incrustés de gemmes précieuses, de diamants et de rubis.

Son récit

—Comment j'ai abattu le zeppelin? Ce fut si simple que cela vaut à peine d'être conté. J'ajouterai même qu'il ne me paraît pas juste d'insister comme on l'a fait sur mon héroïsme personnel. Mes camarades, partis avec moi pour attaquer les zeppelins, ont couru les mêmes dangers que moi et ont droit, par conséquent, aux mêmes éloges. La seule différence entre nous est que j'ai bénéficié d'un **extraordinary good luck** (d'une veine extraordinare); mais je ne voudrais pas qu'on oubliât tous ceux grâce auquels j'ai pu faire ce que j'ai fait, depuis ceux qui ont organisé, au prix d'efforts acharnés, le service de **home defence** auquel j'appartiens, jusqu'aux petits, aux mécaniciens qui ont mis au point mon moteur et mon appareil. Voici, maintenant, mon histoire:

"Le samedi, 2 septembre, on donna l'alerte vers onze heures du soir, et, comme chef d'escadrille, je partis le premier. La nuit était assez belle, avec quelques nuages et une légère brume qui cessait à peu de distance du sol. Aussitôt parti, je pris de l'altitude, et mon moteur, qui tirait merveilleusement, me permit de monter vite à plus de 3,500 mètres.

"Une heure, puis deux se passèrent sans incident; mais je dois avouer que, après la seconde heure, je commençai à trouver le temps un peu long. Voici deux mois que je fais des vols au-dessus de ce district; aussi le paysage, ou du moins ce qu'on en voit dans une nuit comme celle du dernier raid, n'a-t-il pour moi rien de nouveau ou d'attrayant. Et puis, je commençais à avoir froid, surtout aux jambes. Cela me fournit un sujet de soliloque: je me gourmandais vertement d'avoir oublié mes bottes de fourrure.

Là-haut.

"Vous savez, quand on est tout seul là-haut pendant des heures, on sent le besoin de la compagnie. Je crois que cette idée de solitude est une impression dominante. Heureusement, on a son moteur dont on aime écouter la chanson, surtout quand elle est exempte de ces ratés qui sont bien les plus abominables des fausses notes. Mais ce soir-là, je me sentais particulièrement seul. J'avais beau fouiller des yeux les ténèbres, rien n'apparaissait. Encore une fausse alerte, me disais-je déjà en maugréant.

"Pour tromper l'attente, je me mis à chanter. Pas des airs d'opéra, non, des **ragtime** plutôt. Pour les accompagner, je fixai sur un de mes longerons une minuscule trompe d'automobile que je presse de temps en temps et qui ponctue les airs de couac-couac nasillards des plus réjouissants. Mais le temps était long tout de même.

"Soudain, vers une heure et demie du matin, les feux de projecteurs qui venaient de s'allumer chassèrent d'un seul coup tout souvenir du froid, de la solitude et des heures d'attente. Cette masse grise, sur laquelle convergeaient les longues avenues de lumière, c'était un zeppelin. Je piquais droit sur lui, tous gaz ouverts, sans le quitter des yeux. Je le gagnais rapidement de vitesse, quand, tout d'un coup, les projecteurs le perdirent. Je continuais à pousser de l'avant dans ce qui avait été la bonne direction, espérant le rejoindre. Peine perdue. Les nuages l'avaient comme avalé. Il était absolument invisible.

"Je vous avouerai que je ronchonnais ferme. Rater un zeppelin de cette façon, après être monté dix fois sans apercevoir la queue d'un!...

"Je résolus cependant de continuer mon vol, et bien m'en prit. En effet, une demi-heure plus tard, de nouveaux rayons des projecteurs font ressortir, sur le fond argenté des nuages, la tache blême d'un autre zeppelin.

"Maintenant ou jamais, me disje à moi-même. Cette fois-là, je ne me préoccupais plus de conserver mon altitude. Je partis dans une position de descente et à une allure formidable. A mesure que je me rapprochais, un trac me prenait. Pourvu que les projecteurs ne le perdent pas! Tout autour du dirigeable les obus éclataient. Il en était dont je pouvais suivre la course et qui, pour mon goût, passèrent même trop près de moi.

"Mais, au fond, cela importait peu. Je ne pensais qu'à une chose: descendre le zeppelin. Je crois que, plutôt que de le manquer, j'aurais essayé de l'abattre en me jetant sur lui, en l'éperonnant.

Le monstre frappé à mort

"Mais j'avais la veine. Je finis donc par arriver en bonne position et, à la troisième attaque, je réussis à lui décocher, presque à bout portant, le coup mortel. Je le vis prendre feu à une extrémité, je vis les flammes gagner, l'énorme masse osciller, se renverser et s'abattre enfin lentement.

"Et quel retour! Les atterrissages de nuit m'inspirent parfois quelque inquiétude: mais, ce soir-là, je sentais que j'aurais atterri sur une feuille de papier à lettre. Et cette ovation de mes camarades, cette joie sincère avec laquelle ils criaient: "Robin — c'est mon sobriquet — Robin a abattu le zeppelin! Trois hourras pour Robin!" Voilà tout mon histoire."

Jacques Marsillac.

LE COIN DES DAMES

HISTOIRE VRAIE

C'ETAIT pendant le règne béni du Pape de l'Eucharistie. Pie X, de sympathique et sainte mémoire, ayant approfondi ces mots divins du Sauveur: "Laissez venir à moi les petits enfants", avait donné suite, je dirais, à ce grand désir d'amour que le Christ a de se donner à tous, mais surtout à l'enfance... Sur les instructions du Saint Père, les tout petits, ayant l'âge de comprendre les principaux mystères de notre foi, se virent conviés, avec un bonheur indicible, à se nourrir du Pain qui fait les forts...

Il se trouva donc dans une petite ville de la pieuse province de Québec, une fillette de quatre ans qui désira vivement faire sa première communion. Il ne se passait pas de jours qu'elle n'implorât sa mère: "Oh! maman, disait-elle, je voudrais tant recevoir moi aussi le petit Jésus." D'abord, on n'y prit pas garde: à quatre ans, songez donc! C'était outrepasser témérairement le désir du Saint Père. Mais Jeanne insista...

Sa mère, jeune encore, se sentait alors atteinte d'un mal sournois mais grave, où la médecine et les bons soins semblaient devoir échouer. Souvent elle disait: "Je ne voudrais pas partir avant d'avoir vu communier tous mes enfants, et Jeanne n'a encore que quatre ans!..."

Peut-être la chère malade pressentait-elle sa fin prochaine, lorsqu'un jour, elle se décida à conduire son cher bijou chez M. le Curé. On peut juger de l'étonnement de celui-ci en voyant chez ce bébé une telle persistance dans ce désir de recevoir son Jésus.

Après plusieurs questions adressées à l'enfant qui y répondit parfaitement, moitié incrédule, moitié confiant, il lui donne le petit résumé de catéchisme requis pour l'admission à la communion privée et lui dit de revenir quand elle le posséderait bien.

Quelle ne fut pas la surprise du bon prêtre quand quelques jours plus tard, l'enfant revient avec sa mère au presbytère..... Jeanne savait sans hésiter la science exigée pour la réalisation de son grand désir. Et bientôt après on la vit, toute recueillie, s'approcher de la Table Sainte.

La fête de sainte Anne arriva... Or, dans la famille chrétienne à laquelle appartenait notre petite héroïne, on avait pour habitude de faire un pèlerinage à la grande thaumaturge vers cette époque.

Pourtant, cette année, "Maman" ne s'en sentait pas la force vraiment. Et puis, le médecin lui avait recommandé de prendre le lit bien vite... Mais quand vint le moment de partir, Jeanne s'en va trouver sa mère et lui dit: "Viens donc, maman, nous allons recevoir le petit Jésus, chez sainte Anne, et nous lui demanderons bien fort de te guérir." Comment résister à ce puissant appel d'un petit ange, quand ce petit ange est son enfant? Alors, maman enfreint l'avis du médecin, laisse son lit, s'habille, et vole elle aussi à sainte Anne...

Ce fut son dernier pèlerinage sur la terre... Le divin Petit-Fils de la grande "guérisseuse" resta donc sourd à cette prière si légitime s'élevant de ces coeurs purs jusqu'au ciel: "Guérissez maman!"...

Trois semaines plus tard... Alors que "papa" prit la pauvre petite orpheline dans ses bras pour lui montrer la couche funèbre où reposait sa mère dans sa longue robe brune des Tertiaires, Jeanne s'enquit doucement: "Elle est guérie, maman, dis, papa? Elle ne souffrira plus, jamais, jamais?"

Non, chérie, ta maman ne souffrira plus... Elle vit maintenant du bonheur sans fin des bienheureux, veillant sur ceux qu'elle a tant aimés...

Elle est partie pour le ciel, son voeu exaucé: celui de recevoir son Dieu avec ses quatre trésors.

23 octobre 1916. JACQUELINE DES ERABLES.

LE mois de novembre où la nature dénudée prend part à nos deuils est celui que notre Sainte Eglise a choisi pour honorer le souvenir de nos chers défunts.

Le mois de novembre est le mois du recueillement, du silence et du souvenir.

La liste est longue pour chacun d'entre nous, de ceux qui nous furent si chers et qui ont quitté cette terre pour le silence interminable du tombeau. Elles ne sont plus, ces chères âmes qui ont tant de fois relevé notre courage abattu, qui étaient l'espérance de notre lendemain; elles sont maintenant dans la paix du mystérieux éternel. Très souvent le souvenir de ces êtres aimés nous revient à la pensée; souvenir de ces jours de joie et de bonheur; souvenir de leur beauté, de leur bonté. Mais que de regrets accompagnent ces souvenirs. Ah! si l'on avait su! Avec quel amour, de quels soins nous aurions entouré cette vie si chère, si fragile. Ces regrets sont naturels, mais laissons-les de côté; traduisons notre douleur en prière.

La prière pour les morts est une dévotion salutaire qui est pour nous chrétiens une précieuse consolation. Elle est aussi un devoir: devoir de reconnaissance bien souvent. Ceux que nous pleurons sont peut-être nos parents. Ils ont guidé nos premiers pas dans la vie, prenant pour eux le sentier pénible et nous laissant le chemin doux. N'ont-ils pas droit à notre souvenir? Est-ce que lorsque nous avons fait à nos parents une vieillesse heureuse et qu'après leur avoir fermé les yeux nous leur avons élevé un monument, nous croyons notre devoir rempli et n'avons nous pour eux qu'un souvenir stérile en attendant l'oubli? L'amour est plus fort que la mort et cet amour devrait franchir l'abîme de la tombe pour retrouver avec la prière les âmes de nos chers disparus. Le souvenir ravive notre douleur, mais il l'embaume. Et si ce souvenir reste silencieux, il ne peut rien pour ceux qu'on a aimés. Avec la dévotion aux âmes du purgatoire, ce souvenir s'en va se manifester et introduire nos amis dans le séjour de la paix et du bonheur.

Ne pleurons pas sur la tombe de nos enfants bien-aimés, de nos parents regrettés. Prions plutôt, et rappelons-nous que la mort chrétienne est une courte absence qui nous fera apprécier les joies de la réunion.

En ce mois où chacun honore la mémoire des êtres disparus, pensons aux braves qui ont donné leur vie pour la Patrie et dont le corps ne connut point les douceurs de l'ensevelissement et qui n'ont pas une croix comme signe d'espérance, disant: Il repose là...

O morts abandonnés, morts dont la jeunesse a été sacrifiée dans la tourmente, c'est vers vous que montent nos prières et notre pitié. Que nous vous aimons, o morts sans sépulture que nous avons connus ici et qui dormez là-bas sans qu'aucune main amie jette une fleur de souvenir. Avez-vous souffert avant que la divine lumière n'apparaisse à vos regards de martyrs? Nous ignorerons toujours en quelle poussière votre dépouille s'en fut, et notre douleur se double de ne savoir où verser nos larmes. Nous jetterons quand même notre offrande de prières. Elle saura trouver le meilleur de vous, cette âme qui ne meure pas et qui est près de nous.

O morts qui avez défendu votre Patrie, prenez sous votre protection ceux qui sont dans la tempête, qui continuent votre noble tâche, attendant la victoire avec le danger sur leur tête.

Pour secourir tous les défunts pendant ce mois, servons-nous d'un excellent moyen: celui de faire du bien aux vivants. Semons sur notre route des actes de charité et offrons-les au Dieu bon et compatissant pour servir à ceux qui sont quittés. Ces actes seront pour ces âmes un soulagement dans leur souffrance et un acheminement vers le ciel. GERTRUDE.

QUESTIONS ENFANTINES

C'est par les sens que commence la vie de l'enfant, et c'est par eux qu'il apprend à connaître. L'oule s'éveille dès les premiers jours, mais la vue reste voilée quoique l'enfant éprouve dès les premières heures de son existence, un grand besoin de lumière. Il tourne la tête vers la fenêtre et suit une lumière que l'on promène dans la chambre. Au bout d'un mois, la vue d'objets brillants et lumineux semble lui faire plaisir, mais il y a danger pour ce petit oeil, car la vue d'une lumière trop vive lui fait fermer sa paupière d'une manière nerveuse. Pour cela il est nécessaire de placer le berceau du bébé de façon à éviter la lumière de côté qui fait dévier la pupille, la lumière en face qui fatigue les yeux. La clarté venant par derrière modifiée par de légers rideaux, doit être préférée et recherchée.

Quand l'enfant a deux ou trois ans, il est bon de s'intéresser à son éducation visuelle, et pour cela placer autour de lui des objets harmonieux, de couleur et de forme, évitant ceux qui sont trop ternes ou trop voyants. A cet âge il se demande qu'à exercer ses sens. C'est à nous de satisfaire son désir et ne nous contentons pas de lui montrer un objet de loin: mettons-le lui entre les mains. Aussitôt qu'il l'aura en sa possession il le retournera en tous sens pour bien le voir; ensuite il l'approchera de son oreille et terminera ses observations par le porter à sa bouche.

N'est-ce pas là pour nous une indication qu'il veut le posséder avec tous ses sens? Cependant il faut éviter aux petits enfants les occupations minutieuses et prolongées, car la fatigue des jeux entraîne souvent des déformations des vertèbres du cou, des épaules, du dos, et quelquefois une déviation de la taille.

Gertrude.

RECETTES

Consommé économique

Ingrédients: 5 livres de boeuf (jarret); 5 clous; 1 cuillerée à soupe de sel; 1-3 tasse de patates; 1-3 tasse de carottes; 1-3 tasse de céleri; 2 pintes d'eau; 1 feuille de laurier; ½ cuillerée à thé de poivre; 1-3 tasse de navets; 1-3 tasse d'oignons; persil. Hachez tous ces légumes un peu gros.

Préparation: Enlevez la viande des os et faites-la brunir dans une poêle, vous servant de la moëlle des os. Mettez les os et le gras dans un chaudron, ajoutez l'eau froide et laissez reposer une demi-heure. Mettez sur le feu et faites bouillir, ayant soin de l'écumer souvent. Ajoutez la viande que vous avez fait brunir et laissez mijoter pendant cinq heures. Ajoutez alors les légumes, préparez et laissez cuire deux heures. Coulez immédiatement et conservez dans un endroit frais.

• • •

Boeuf à la mode

Ingrédients: 5 livres de boeuf; ½ livre de suif; 2 oignons tranchés; 1 cuillerée à soupe de farine; 6 clous; 2 feuilles de laurier; 1 carotte coupée fin; 1 chopine d'eau bouillante; poivre et sel.

Préparation: Mettez le suif dans votre casserole, ajoutez l'oignon, les feuilles de laurier, les clous et la carotte, laissez cuire cinq minutes, puis mettez la viande bien assaisonnée et faites-la brunir de chaque côté. Ajoutez l'eau, couvrez et laissez mijoter jusqu'à ce que la viande soit tendre. Epaississez le jus avec la farine et servez bien chaud.

• • •

Hachis

Ingrédients: 1 chopine ou deux tasses de boeuf cuit; ½ cuillerée à thé de sel; 1 tasse de lait; 2 tasses de patates froides (hachées); ½ cuillerée à thé de poivre; 1 cuillerée à soupe de beurre; 1 oignon; 1 cuillerée à soupe de farine.

Préparation: Faites frire l'oignon, ajoutez la viande, les patates et le sel et le poivre, et mêlez le tout bien ensemble. Humectez avec le lait et laissez bouillir une minute. Epaississez avec la farine et servez bien chaud.

R. H.

AU CIMETIERE

Voici la petite église du village. Le lierre monte jusqu'au clocher. A cent mètres est le cimetière. Ses murs sont délabrés. Les morts n'ont pas plus de confortable que les vivants de la pauvre vallée.

La porte en est ouverte, je m'y dirige en traversant quelques tiges desséchées, épaves d'un champ de pommes de terre où se cachait sous le sol, le pain de l'hiver.

La soirée est belle. Le soleil plonge dans un bain rouge. L'automne a pris des couleurs voyantes pour décorer les bois. Les feuilles bronzées, touchées par le vent, descendent silencieusement sur les tombes.

Quel calme dans cette solitude! A cette heure surtout où la nuit monte du fond de la vallée et donne du vague à la haute croix de bois qui domine l'enclos funèbre. Funèbre! Pourquoi! Les tombeaux sont alignés. Il y a des tumules fraîchement remués; d'autres s'écrasent; d'autres s'effacent. On dirait que les morts ont leur numéro d'ordre. La ronce aux fruits rouges court de l'un à l'autre, les enserrant dans les mailles de son filet. La mousse verdit l'allée. Le soir fait pencher quelques fleurs tardives. Les grands sapins ont un aspect sévère; mais ils n'ont rien de lugubre. Ce n'est pas ici que la mort déploie son appareil, dont la vue affaisse l'âme. Les morts, où sont-ils? Est-ce ici? L'usage est d'aller chercher au cimetière ceux que nous avons aimés. Ne vaudrait-il pas mieux regarder en haut? La terre boit nos larmes. Mais ces larmes qui tombent ne vont pas leur porter notre peine et nos souvenirs. C'est dans le coeur qu'est le regret. Pourquoi donc ces pèlerinages aux tombeaux?

Ces pensées avaient amené un sourire triste sur mes lèvres. Je m'apprêtais à sortir en murmurant une prière en levant les yeux vers la voûte céleste où brillaient quelques étoiles.

C'est là que vous êtes, morts bien-aimés! Et c'est par l'autel qu'on s'approche de vous! Avant de pousser la porte, je me retournai encore une fois. Ce lieu attire. A qui ne plairait-il pas, ce cimetière, avec ses ornements naïfs? Un lierre qui s'enroule autour d'une croix en dit plus au coeur qu'un beau marbre.

—Ne fermez pas, Monsieur, crie une voix qui sort des sapins.

C'est une voix enfantine. Une fillette passe devant moi et, me saluant d'une révérence me dit un gentil bonsoir.

—D'où viens-tu? lui dis-je.

Elle était gentille comme un ange.

—Tu viens de remplir ton panier de fleurs, petite fille?

—Non, Monsieur, je viens de voir maman.

—Que âge as-tu?

—Sept ans, monsieur.

—Et tu crois que ta maman est ici?

Elle me lança un regard étonné.

—Si je le crois? J'étais là quand on l'a mise en terre.

—Elle est au ciel, enfant.

—Je sais bien qu'elle est près du bon Dieu. Mais elle est ici tout de même.

Je n'obtins d'elle que cette réponse: "Elle est ici"; réponse faite avec une assurance et un accent de conviction qui défiaient toute contradiction. Je l'avais blessée dans sa croyance, la belle enfant, et s'apprêtant à me quitter, elle me regardait d'un petit air hautain qui disait clairement: "Vous me faites pitié."

—Veux-tu me conduire près de ta maman?

Elle me toisa, comme pour juger si j'étais digne d'une pareille faveur.

—Venez, dit-elle enfin.

Nous rentrâmes dans le cimetière, où l'ombre s'était épaissie.

—Tu n'as donc pas peur, petite?

—Peur? Non, Monsieur. Et vous?

Question à mettre dans l'embarras plus d'un esprit fort.

—Tenez, dit-elle, maman est là.

Et près d'une croix enrubannée et ornée de fleurs sèches, elle se mit à prier, ses petites mains jointes.

L'émotion m'avait gagnée. Toutes mes belles théories se trouvaient renversées. Dans cette enfant, je sentais une force d'âme peu commune, jaillissant de sa foi. Quand on croit, quand on aime ainsi, les morts entendent et viennent, fussent-ils au moment même dans les profondeurs de l'immensité.

Aimons donc nos chers disparus naïvement, de plein coeur, comme l'enfant. Ce culte leur plait plus que tous les plus beaux raisonnements.

(Bulletin Mensuel.)

LES FEMMES DE FRANCE PENDANT LA GUERRE

La boulangère de Faux-Fresnay

(Le Matin, Paris)

Pendant que les hommes se battent, les femmes des campagnes défrichent et ensemencent la terre. La moisson de demain sera leur oeuvre. Elles préparent la victoire avec une volonté et un courage magnifiques. Les unes ont fait lever l'épi; d'autres ont pétri le pain.

Il est un petit village de Champagne qui connut les transes de l'invasion. Faux-Fresnay, et des communes d'alentour qu'une femme, Mme Simon, boulangère de fortune, ravitaille depuis deux années.

Une de nos collaboratrices, Mme Rochebrune, l'est allée voir à la tâche et consigne ici le récit de cette visite:

Non loin de Connantre, où furent brisées les dernières vagues de l'assaut allemand, se trouve Faux-Fresnay, en Champagne. A l'entrée du village j'avisai un blondin, pieds nus, le fond de sa culotte déchiré, un vrai dénicheur de nids, qui musait:

—Dis-moi, petit, lui demandai-je, où habite la boulangère?

Il me dévisagea sournoisement. Quelle question aussi! "Est-ce que tout le monde ne connait pas la boulangère de Faux-Fresnay!", avait-il l'air de me dire, et de son index tendu il m'indiqua la route blanche bordée d'aubépines:

—C'est là-bas, où que ça tourne...

En effet, là, où la route fait un coude, j'aperçois une maisonnette, au grenier surmonté d'une poulie.

C'est la boulangère elle-même qui m'accueille: une petite femme très simple et maigriote, effarée un peu de voir une Parisienne dans ce pays perdu.

Je la rassure, et nous voilà causant dans le fournil, assises sur un grand coffre à bois. De temps à autre elle interrompt la conversation pour ouvrir le four et surveiller la cuisson, en tirant avec une grande pelle les miches de pain qui s'y dorent.

—Mon Dieu, madame, ce que j'ai fait est bien simple, il n'y a rien d'extraordinaire à cela.

"C'était pendant la bataille de la Marne, les Allemands étaient à Connantre, et l'on avait évacué les environs. Je suis restée seule avec ma mère, espérant par ma présence sauver ma maison du pillage. Tout le monde s'enfuyait, ne voulant pas subir les horreurs de l'invasion.

"A partir du 4 septembre, ce fut un défilé incessant d'émigrés qui passaient par milliers et de soldats blessés qui cherchaient à rejoindre leurs camarades.

"La plupart n'avaient pas mangé depuis quatre jours et demandaient du pain.

"Alors, je suis descendue au fournil pour rallumer le four et essayer de travailler comme je l'avais vu faire si souvent à mon mari.

"Aidée de ma vieille mère, nuit et jour, sans arrêt, pendant que la bataille faisait rage, nous avons fait du pain.

"Le premier soir, brisée de fatigue, je pleurais, exténuée, dans un coin du fournil. Mais les malheureux défilaient toujours plus nombreux, arrachant du four les miches brûlantes, avant que la cuisson fût complète.

"Par malheur, le lendemain matin, le mécanisme du pétrin se détraqua. Un médecin-major qui se trouvait là, voyant notre détresse, répara tant bien que mal la machine et la transforma en pétrin à bras. Le travail est plus fatigant, mais les fournées sont assurées.

"Jusqu'au 8 septembre, nous ne quittons pas le fournil, ne prenant pas, ma mère et moi, un seul instant pour dormir, et lorsque nous apprîmes la victoire de la Marne, nous crûmes mourir de joie: nous nous embrassions en sanglotant.

"Depuis, j'ai continué, et voilà bientôt deux ans que nous alimentons Faux-Fresnay et les communes avoisinantes, fournissant régulièrement deux cents clients. Nous commençons à faire le pain à deux heures du matin, nous pétrissons journellement deux sacs de farine. A midi, nous déjeunons vivement, ma mère et moi, et nous partons jusqu'à sept heures du soir faire les livraisons.

"En rentrant, nous pansons le cheval et nous fendons le bois.

"Maintenant, nous sommes habituées à ce dur métier, nous n'avons jamais été malades un seul instant.

"Vous voyez, madame, que c'est une chose bien simple.

Je suis tout émue, devant cette bonne vieille aux cheveux blancs et cette jeune femme dont les bras sont devenus, par l'effort, musclés comme ceux d'un homme. Elles se figurent sincèrement, toutes deux qu'elles ne font que leur devoir et leur simplicité s'étonne qu'on puisse s'intéresser à elles.

De tels faits sont réconfortants. Ils méritent d'être connus. Saluons ces héroïnes à leur manière, qui contribuent à l'oeuvre de la victoire aussi sûrement que le poilu qui sacrifie sa vie pour la grande cause et pour la délivrance de la patrie.

LA GUERRE MODERNE

Grenadiers et grenades

(Le Matin, Paris)

Dans cette guerre où la valeur des machines balance toujours et prime souvent celle des hommes, il est pourtant un engin, la grenade, dont le maniement met superbement en relief les qualités de coeur et de muscles qui jadis empanachaient la bataille Pour lancer la grenade avec une adroite précision il faut du jarret et de ce jarret moral: la décision Et le grenadier d'aujourd'hui a dans l'action toute la vigueur élégante, tout le galbe harmonieux qui poétisaient le discobole antique.

C'est Sa Majesté Louis quatorzième qui institua les grenadiers: elle avait au moins l'art de choisir et d'écouter les compétences, et dans l'art militaire elle eut aussi son Molière, qui fut Vauban. Les grenadiers étaient d'abord chargés de lancer des grenades, mais bientôt après celles-ci furent abandonnées. Les grenadiers ne furent plus que les soldats d'élite d'infanterie, et ils n'eurent plus d'autres grenades que celles, anodines et dorées, qui ornaient leurs buffeteries. Grenadiers sans grenades aussi, ceux de l'épopée impériale. Ce mot avait tout à fait perdu son sens, et cette fonction son organe, et il n'est pas jusqu'à certaines maritornes qu'il ne servit naguère à désigner.

Par un de ces retours fréquents dans l'histoire — car la marche du progrès est sinusoïdale comme celle d'un fleuve — la guerre actuelle a rendu la grenade aux grenadiers.

• • •

Celle-ci n'est en somme qu'une bombe en miniature qui éclate en mille fragments meurtriers dans un assez grand rayon. Il est évident que dans la lutte à courte distance elle est bien plus dangereuse que la balle du fusil qui ne traverse qu'un étroit pinceau de l'espace. D'autre part et surtout la balle avec sa trajectoire tendue ne peut toucher les hommes dans les tranchées ou derrière un abri il y a là pour la balle un angle mort (c'est ainsi que par je ne sais quelle ironie linguistique on appelle le seul angle où on soit sûr de n'être pas tué par un projectile). Au contraire plus d'angle mort avec la grenade: jetée adroitement elle retombe presque verticalement dans les trous les mieux abrités et ses éclats mortels et bondissants reviennent et fauchent tout derrière l'abri fallacieux.

A l'heure actuelle les grenades employées par les ennemis et par les alliés, et qui sont à peu près identiques des deux côtés de la barricade, peuvent se ramener à quelques types très simples, pesant quelques décigrammes d'explosifs variés et qu'un grenadier exercé peut jeter jusqu'à une quarantaine de mètres. De même qu'on a des obus percutants ou fusants, on a, chez les Boches comme chez nous, des grenades percutantes et des grenades fusantes. Les premières sont faites de manière à éclater au moment où elles touchent le but, les fusantes de façon à n'éclater qu'un certain nombre de secondes après qu'on a mis le feu à une mèche lente contenue dans la grenade, ce qu'on fait en frappant sur un percuteur convenable au moment du lancement ou par d'autres moyens. Les unes et les autres ont leurs avantages comme les obus percutants et les obus fusants.

Chose curieuse, la plupart des grenades employées par nos ennemis et nous-mêmes n'ont plus du tout la forme sphérique du fruit qui, à l'origine, leur a donné son nom. Par leur forme généralement ovoïde, par leur surface noire et striée de cannelures qui assurent une fragmentation systématique, elles ne ressemblent plus guère au doux fruit africain dont on tire ce sirop cher aux petits enfants, sauf peut-être en ce qu'elles font couler un liquide rouge aussi... qui est le sang douloureux des combattants. Nos poilus appellent grenades-citrons ces engins ovoïdes: étranges fruits bâtards que n'avaient point catalogués les botanistes.

• • •

Quant aux grenades à fusil que les Boches, comme nous, lancent avec le fusil de guerre chargé à blanc et qui portent à plusieurs centaines de mètres, elles étaient déjà employées au dix-huitième siècle. On lançait même alors les grenades à la pelle. Aujourd'hui on se contente de les fabriquer à la pelletée. C'est, en effet, par centaines de mille chaque jour, qu'on les produit en France comme en Allemagne.

Il y a je ne sais quelle parfum vieille France dans le nom et dans le geste semeur de nos grenadiers. Ceux qui là-bas émoustillent d'un bras agile le Boche dans ses repaires sont tous un peu les frères, par la hardiesse, de ce grenadier dont le doux Racine, alors qu'il était correspondant de guerre, nous a dit les exploits et qu'il appelait "Sans-Raison", ce qui est un bien joli nom pour un grenadier.

Charles Nordmann.

L'A. C. J. C. au Manitoba

Notre Comité de Presse

Quand les jeunes s'y mettent, quand ils jettent leur âme avec toutes ses puissances dans une cause, la cause fait du chemin. Vraiment nous sommes heureusement surpris! Nous qui avions toujours pensé qu'un **Comité de Presse** n'était rien autre chose qu'un groupe de quatre ou cinq malheureux rédacteurs toujours sur la plume et toujours dans les transes; nous qui croyions encore qu'un Comité de Presse n'était ni plus ni moins que la vie des tranchées... intellectuelles; nous qui ne voyions dans le Comité de Presse que la lutte non contre les Boches, mais avec les caboches pour mener au front du journal des colonnes d'idées en lignes pressées; eh bien! nous nous trompions, "erravimus".

Un Comité de Presse au Manitoba, c'est l'entrain, c'est l'émulation, c'est la vie intense.

Chose curieuse! Avec les encouragements et les félicitations, il y a jusqu'aux articles qui commencent à venir enneiger la table du secrétaire. Bravo! et persévérance!

Nous félicitons les membres actifs qui nous ont envoyé des articles, nous en attendons d'autres. Que chaque membre de l'A. C. J. C. se fasse un devoir de s'occuper activement de ce mouvement pratique, généreux et sérieusement efficace. Nous recevrons matières à composition, suggestions, articles et chroniques.

LE COMITE DE PRESSE.

L'OEUVRE DES BONS LIVRES

Le Cercle Provencher a fait, au début de l'année, ce qu'on peut appeler un examen de conscience; oui, je dis bien, il a fait son examen de conscience.... Et alors, en évoquant les jours du passé, il a vu, mêlées à quelques fautes vénielles, (oh! si vénielles) de bonnes vieilles choses dont il se glorifiait un jour d'être l'auteur, et qu'un peu d'apathie lui avait fait mettre en oubli. Et parmi ces bonnes choses qu'il a ravies à la poussière de ses archives, il en est une, spécialement digne de mention; je veux parler de "l'oeuvre des bons livres". Lecteurs bienveillants, laissez-moi vous en dire quelques mots.

Fondée en 1912, par les membres de notre cercle, cette oeuvre avait pour but de créer une source de lectures saines, réconfortantes et agréables aux nombreux malades qui passent chaque année par l'Hôpital Saint-Boniface. Pour cela, livres, revues, brochures, journaux, tout devait servir, pourvu que tout fût essentiellement moral, et pût jeter dans les âmes des idées élevées et généreuses.

Qui dira les ennuis et les détresses qui s'alignent tristement dans les salles d'hôpital? Le prêtre seul connaît ces états d'âme angoissées des malades; lui seul aussi donne le bon remède. Mais nous aussi, nous pouvons leur aider en les distrayant des tristes pensées qui les assiègent pendant ces longs jours d'alarme et de douleur. Et le meilleur moyen pour cela n'est-il pas de leur procurer la nourriture de l'âme, c'est-à-dire de bonnes lectures. Peut-être résultera-t-il de cette action des bons livres, une conversion sincère, un réaffermissement dans la foi religieuse... qui sait?

Comme vous le voyez, il y a là un beau spécimen d'action; il s'agit de ne pas perdre cette occasion de nous rendre utiles; et grâce à votre générosité, nous espérons atteindre notre but.

"Mais, direz-vous, les livres ne nous manquent pas, seulement si vous voyiez dans quel état ils sont..." Pas de scrupules, s'il vous plaît; les **vieux** livres sont précisément ceux que nous voulons; car notre désir n'est pas de dépouiller la bibliothèque de ceux auxquels nous demandons des faveurs.

Compris, n'est-ce pas?

Quant à ce qui touche le moyen de les faire parvenir à destination, il s'agit de les envoyer aux membres du Cercle Provencher, au Collège. De là, après avoir passé par une censure raisonnable, les livres, journaux, revues, brochures, seront rendus à destination, c'est-à-dire à l'hôpital Saint-Boniface.

Nous réitérons notre requête et remercions les donateurs futurs.

Ils auront la satisfaction d'avoir accompli une bonne oeuvre, en donnant à plusieurs malheureux le soulagement du coeur et de l'esprit.

Qu'on ne nous oublie pas et surtout qu'on n'oublie pas les malades!

Louis-Philippe Gagnon,
du Cercle Provencher.

NOS CERCLES RURAUX

Dans le **Semeur** de septembre, le président général de l'A. C. J. C., M. le docteur Baril, faisant la synthèse du Congrès de Saint-Hyacinthe, touchait du doigt ce fait: "Je désire cependant dégager une idée de notre réunion: c'est que notre Association oriente décidément son action vers les centres ruraux et qu'elle entend, en fondant des Cercles nombreux à la campagne faire sa quote-part dans le développement si nécessaire de nos ressources agricoles. Tous les congressistes ont paru d'accord sur ce point, à savoir qu'il faut faire l'éducation agricole de notre population."

Les nombreux noms de groupes ruraux tant nouveaux qu'anciens prouvent assez d'ailleurs l'expansion rapide de l'A. C. J. C. dans les campagnes.

N'y aurait-il pas toutefois moyen d'activer encore cette expansion?

Dans un certain nombre de Collèges classiques à cours mixte classique et commercial, les groupes existants de l'A. C. J. C. sont exclusivement composés d'élèves du cours classique. Ceux du cours commercial vivent complètement en marge des choses de l'A. C. J. C. Or ne serait-il pas à propos de permettre à tous l'initiation au grand mouvement des jeunes. D'autant plus que dans nombre de centres ruraux, l'élément futur d'un groupe de l'A. C. J. C. réside dans ces élèves du cours commercial, qui n'auront pas comme dans les grandes villes, la chance de trouver tout prêts des cercles pour les recevoir. Le moyen de les recevoir dès le collège dans le cercle de l'A. C. J. C.? Je n'y vois pas d'obstacles très grands, et je le soumets à l'étude des Cercles de Collèges.

Pour donner une idée des cercles ruraux, voici ce qu'en disait M. Max Turmann:

"Un mot encore sur les cercles ruraux. Il ne faut pas se lasser de répéter qu'ils sont possibles, mais dans des conditions un peu différentes qu'à la ville. Il faut d'abord y mettre le temps, observer réunir pour commencer trois ou quatre jeunes gens. La seule difficulté est la prise de contact, car le paysan se défie, et avant tout, il faut qu'il comprenne que le cercle d'études peut lui rendre des services. Aussi, pour établir ce contact, faut-il profiter de tout ce qui survient. A ce propos, M. Max Turmann raconte comment, lors d'une réunion préparatoire à l'organisation d'un cercle rural, il fut grandement aidé par l'annonce, faite en cours de séance, à l'un des auditeurs, de la chute d'une de ses vaches dans un fossé profond. Cette nouvelle fut l'occasion d'une digression sur les assurances contre la mortalité du bétail. Chacun dit son mot, parce qu'il s'agissait d'un quartier qui l'intéressait. La glace fut rompue, et tous sentirent le charme et le profit de se grouper pour causer et étudier ensemble; le sujet choisi pour la première séance fut naturellement la question des assurances agricoles. Voilà comment fut facilement fondé, en pleine campagne, un cercle d'études, aujourd'hui en pleine activité. Il serait facile de multiplier les exemples analogues.

Concluons, avec M. Max Turmann, qu'il faut, avec confiance et ardeur, entreprendre partout le création de groupements d'étude; ces groupes contribueront puissamment à redonner à la France une âme et surtout une mentalité chrétiennes. — Résumé d'une conférence de M. Max Turmann, à la "Semaine Sociale" d'Orlans. Cf. Rapport, p. 62.

Narcisse Fournier,
du Cercle LaVérendrye.

LA VIE ACTIVE DE NOS CERCLES

LaVérendrye aura sa réunion régulière jeudi de cette semaine à 8.15 p.m. Comme on devra, à cette séance, donner suite à certaines propositions importantes, les membres sont priés de s'y rendre en aussi grand nombre que possible. Le trésorier en profitera pour mettre immédiatement la bonne volonté de ses membres à l'épreuve en les priant de verser leur contribution annuelle qui, toute minime qu'elle soit, n'en est pas moins indispensable au bon fonctionnement du cercle. L'abonnement seul au **Semeur** vaut bien au-delà de la somme prélevée.

• • •

Ce Cercle s'est taillé pour cette année un programme chargé, pas trop toutefois, pour le dévouement et l'esprit d'initiative qui règnent chez eux.

• • •

On est actuellement à monter une pièce pour une séance dramatique et musicale qui sera donnée dans la salle du Collège vers la mi-décembre prochain. La comédie qu'on y jouera, intitulée "Le Train de Plaisir", est des plus amusantes, et comme les talents locaux qui l'interprètent sont déjà avantageusement connus parmi nous, il est facile de prévoir une complète réussite. La partie musicale ne fera pas défaut. Nous en reparlerons.

• • •

La retraite fermée aura lieu à l'hôtellerie des RR. PP. Trappistes, les 8, 9 et 10 décembre prochain.

• • •

Le **Semeur**, revue mensuelle publiée à Montréal, qui est l'organe de l'A. C. J. C., s'adresse non seulement aux membres de l'Association, mais à s les Canadiens-français. Le Cercle Vérendrye sera très heu de recevoir des abonnements.

• •

Provenche manche, le 29 octobre, voyait s ses membres réunis de no u, en famille, pour étudier iscuter.

Le camarad douard LaFlèche intéressa le Ce par un premier travail sur Ozm et les conférences de Sai incent de Paul. Il insista surt sur la jeunesse du fondateur le but d'une Saint-Vincent Paul.

Un second t il par le camarade Jean Préf ine fait voir le mécanisme d'u aint-Vincent de Paul au Collège sa possibilité. On commente, discute et l'on prend quelques olutions relatives à l'oeuvre de Saint-Vincent établie au Collèg

Le camarade G on fait ensuite la chronique la quizaine, mettant en relie elques sujets sérieux et prati traités dans les journaux de l' et de l'Ouest, insistant davanta sur l'A. C. J. C. au Manitoba et rise du pain.

Décidément l'o omprend le rôle du membre a de l'Association, à Provenche rois grands travaux, comme p de résistance. Et ce n'est pa out. Ajoutez à cela la formatio un comité pour l'oeuvre des s livres, la discussion de plusi s lettres et un commencement ude sur les constitutions à don à la "Conférence de Sain incent de Paul". Sur celles-là ous reviendrons. Pour le mom que "Provencher" nous laiss éliciter ses travailleurs et les e urager à pousser jusqu'au bou l'exploitation de leurs résolu ns et de leur enthousiasme.

Le Comitée Presse
de L'érendrye.

Impressions d'Aviation

MONTEE ET DESCENTE

M. l'abbé Jolys, curé de Saint-Pierre Jolys, nous communique une nouvelle lettre de son cousin Georges Drouet, clerc minoré, sous-lieutenant d'artillerie. Ce sont des impressions d'aviation tout à fait palpitantes. Que nos lecteurs en jugent par eux-mêmes.

9 juin 1916.

Bien cher Cousin,

Je crois vraiment vous avoir donné la mesure de ma paresse, en restant si longtemps sans vous écrire. Il faut me pardonner cependant: je n'ai jamais été écrivassier, et vous comprenez que la guerre n'est pas faite pour me donner beaucoup le goût des écritures. Tout cela ne m'excuse pas, ce ne sont que "faillies" raisons, aussi je passe.

Figurez-vous qu'après avoir passé l'hiver comme une marmotte dans un trou, je me suis réveillé avec le printemps, et voilà que par une belle nuit d'avril, j'ai commencé la vie errante que j'ai menée jusqu'à ces jours. Charmante, cette vie de bohème, exquises ces routes ensoleillées, ces prairies toutes vertes, ces arbres parés de leurs jeunes feuilles, pour un pauvre solitaire qui pendant de longs mois a vécu dans la terre humide, sous le couvert de quelques troncs d'arbres, entre lesquels poussent de maigres champignons et logent d'énormes rats..

Un mois de cette vie délicieuse fait oublier un an de misère; on en sort retapé à fond et prêt à entreprendre de nouvelles campagnes. Aussi est-ce avec plaisir que je suis venu prendre cette nouvelle position où j'occupe un gourbi délicieux (Songez que j'ai un banc, une table et un pot de fleurs!) et où les trous de marmites sont suffisamment espacés pour qu'on ne risque pas de se casser le cou tous les dix mètres. C'est idéal! Ajoutez qu'on y tue du Boche tant qu'on peut, et vous verrez que jamais artilleur ne put rêver meilleure position.

Vous me parliez dans votre dernière lettre, de mon stage à l'aviation. Eh! Eh! je gage que vous enviez mon sort! Il est certain que l'aviation est un moyen de locomotion absolument merveilleux, et que la randonnée de l'air, à condition d'avoir un bon pilote, est quelque chose de délicieux... Ce petit appareil de toile, avec lequel vous faites corps, vous grimpe hardiment dans les airs jusqu'à 3 et 4 mille mètres, puis il se redresse, plonge dans l'air, se relève, tourne sur lui-même, se renverse à droite, à gauche, se jouant dans l'atmosphère comme un poisson se joue dans l'eau... Montez-vous? il vous semble qu'une force invisible vous saisit par le dos et par le fond de votre indispensable et vous pousse dans les airs. Commencez-vous la descente?... Cette force invisible vous abandonne brusquement pendant une demie seconde; le siège vous manque, vous êtes dans le vide. Puis tout à coup: ... n'aie pas peur!.. C'est la main qui vous reprend, vous recolle à votre escabeau, et l'appareil descend en planant, les ailes grandes ouvertes. Et vous vous voyez défiler au-dessous de vous les grandes lignes blanches des routes, les rubans argentés des rivières, la barre noire de la voie ferrée coupant les carrés de prairies, les rectangles de champs labourés, les polygones des bois... toute une géométrie dans l'espace... Ici vous apparaît une ligne sinueuse, puis deux, trois. Il y a de la terre remuée, de la terre jaune, blanche, noirâtre... Ce sont les tranchées: le Boche est là!... Et vous allez, et vous venez, notant tout ce que vous voyez sur la carte ou le plan, appelant, grâce à votre manipulateur Morse, la batterie qui doit, sur vos indications, détruire tel ouvrage ennemi... Pendant ce temps, à droite, à gauche, devant vous viennent éclore de jolis flocons de fumée blanche ou jaune: C'est le Boche qui vous vise, qui tire et qui vous rate, mais vous oblige tout de même à faire parfois quelques jolis plongeons ou quelques virages bien sentis... Et puis c'est le retour, la rencontre de quelque collègue des airs, ami bien entendu (car je n'ai jamais rencontré de Boches pendant mon stage) et l'atterrissage, au camp d'aviation minute précieuse, entre toutes, pendant laquelle votre pilote grand éducateur des sens, vous fait voir à votre complet ahurissement, une ligne d'horizon verticale!!!! Ce sont là, voyez-vous, des impressions qu'il faut vivre et qui ne se racontent pas...

Mais je m'oublie. Quand je blague, je ne sais plus quand m'arrêter, et cependant, j'ai du travail, car pour l'instant, nous sommes en grands travaux.

Je ne vous parle pas de la guerre, vous en savez aussi long que moi. Vous savez comment, à Verdun, les Boches font massacrer leurs hommes et épuisent leurs réserves. Vous connaissez les succès russes. Vous n'ignorez pas, non plus, qu'il ne faudrait pas beaucoup de victoires comme celle du Jutland pour envoyer toute la flotte boche par le fond. Et bien, concluez comme nous le faisons tous: **Nous les aurons!**

Le Français n'est pas aussi frivole qu'on le dit, et nous tiendrons bien encore un an, s'il le faut. Allez, les Boches ne nous connaissent pas. Ils nous jugent par certaines gens qui font tache chez nous; ils ont tort: nous valons mieux que notre réputation.

Allons, je n'en puis plus, et si je ne m'arrête, je vais radoter. Priez bien pour moi qui depuis quatre ans, me trouve loin de mon Séminaire et de mes études; priez pour moi et priez pour la France, car c'est par le bon Dieu que nous les aurons!!!

Georges Drouet, Cl.M.,
Sous-lieutenant d'artillerie.

POUR LES CULTIVATEURS

Abattage et préparation des porcs pour le marché

Comme nous l'annoncions la semaine dernière, nous nous occuperons à l'automne de la vente des porcs. Le marché est très avantageux et nous pourrons certainement obtenir à nos sociétaires de très bons prix, pourvu qu'ils nous expédient des porcs de belle qualité, qui aient été bien abattus et préparés. C'est pour les aider à obtenir ces hauts prix que nous donnons aujourd'hui quelques conseils généraux qu'ils suivront avec profit, sur l'abatage et la préparation du porc pour le marché.

Le porc destiné aux grands marchés doit peser entre 100 et 250 livres, mais ne pas dépasser l'une ou l'autre de ces limites. Un bon porc d'après les exigences du marché, est celui qui à 7 mois, pèse de 190 à 225, excepté le porc à bacon qui doit peser de 140 à 180 livres. L'animal trop maigre et trop léger se vend très difficilement, de même que celui qui est trop gras. C'est donc dire que nous ne voulons recevoir aucun porc de l'une ou l'autre de ces catégories.

L'abattage est une opération très importante et qui influe beaucoup sur le prix, selon qu'elle est bien ou mal faite. Il faut donc la faire avec beaucoup de soin, si l'on veut obtenir de bons prix. Le porc doit être abattu la veille du jour où il sera expédié sur le marché. Pour le saigner, on le suspend par une patte de derrière à une poutre au moyen d'une corde ou d'une poulie, à une hauteur convenable pour que celui qui doit faire la saignée puisse travailler avec aisance. On ne doit pas se servir pour cette opération d'un couteau trop long, autrement l'on court le risque "d'épauler"; le même danger existe lorsque le porc est saigné par terre. La saignée est faite en enfonçant prestement le couteau dans la gorge de manière à couper l'artère. Quand le coup a porté juste, le sang s'écoule en deux ou trois minutes. Comme on le voit il est très important que cette opération soit bien faite, autrement le porc ne peut être vendu qu'à réduction, c'est-à-dire à deux ou trois sous par livre de moins que le prix du marché. Nous recommandons donc particulièrement de bien suivre les instructions sur ce point.

Après la saignée, le porc est plongé dans un réservoir rempli d'eau bouillante, pendant deux ou trois minutes, juste le temps d'humecter parfaitement toutes les soies. On le met ensuite sur une table et on le dépouille complètement de son poil au moyen d'un couteau.

Quand la peau a été parfaitement nettoyée, "grattée", le porc est de nouveau suspendu par les pattes de derrière. Il s'agit alors de l'ouvrir et d'enlever les intestins. Après quoi, nouveau bain mais cette fois-ci à l'eau froide, et nettoyage complet tant à l'intérieur qu'à l'extérieur. La toilette terminée, le porc est laissé ainsi suspendu jusqu'au moment de l'expédition. Dans cette position, il prend, en séchant et en refroidissant, la forme convenable.

L'emballage doit être non moins minutieux que l'abattage. Le moment venu d'expédier le porc abattu sur le grand marché, on l'enveloppe dans de la toile bien propre et de manière à le recouvrir entièrement. Certaines personnes ont l'habitude de couper les pattes et la tête et de les mettre à l'intérieur du porc pour l'emballage. Cette pratique est condamnable et ne doit pas être suivie. Il vaut mieux laisser les porcs entiers et les emballer tels qu'ils sont, sans faire aucune amputation. Comme nous le disions la semaine dernière, il faut attendre au temps frais pour expédier, c'est-à-dire à la fin du mois de septembre ou au commencement du mois d'octobre. Car à cette époque il n'y a aucun risque de détérioration, advenant un léger retard dans la livraison.

Le cadre de cet article ne nous permet pas d'entrer dans de plus amples détails sur l'abattage et la préparation des porcs pour le marché. Cependant, ce que nous en avons dit suffira, nous l'espérons, à faire éviter aux sociétaires certaines grosses fautes dans l'une ou l'autre de ces opérations, qui entraînent toujours des pertes considérables. D'ailleurs, pour ceux qui sont désireux d'avoir des renseignements plus complets sur ce sujet nous sommes heureux de signaler à leur attention le Bulletin No 18, dont nous avons déjà parlé, publié par le ministère provincial de l'Agriculture. Ils y puiseront de précieux renseignements sur l'élevage et la préparation du porc pour le marché.

B. de la Soc. Coopérative Agricole

Autour de la Ferme



UNE SUGGESTION

Tous reconnaissent la nécessité de la colonisation et tous répètent à l'envie que c'est le seul et unique moyen de maintenir et d'accroître notre influence dans ce pays. Même dans la province de Québec, vous ne trouverez personne qui ne vous avoue que si notre groupe devenait fort dans l'Ouest, il jaillirait de cette force française dans l'Ouest un accroissement d'influence française dans le Canada tout entier. Cependant, bien qu'en nombre moindre, les nôtres continuent à émigrer aux Etats-Unis. Fait connu de tous, déploré par tous; mais, je vous le demande, est-il quelqu'un travaillant à enrayer ce désastreux exode?

Nous souhaitons que les têtes dirigeantes de la province de Québec mettent fin à ce mal et quelques-uns ont même suggéré de demander aux curés québecois de diriger vers l'Ouest, chaque année, une ou deux familles. Quelque chose a-t-il été fait? Surtout, avons-nous fait quelque chose? Oui, avons-nous fait notre part de ce travail?

Nos frères de l'Alberta et de la Saskatchewan ont fait un travail sérieux et persévérant et obtenu de beaux résultats. Mais nous du Manitoba? Oh! gros cultivateurs, nous nous sommes tranquillement assis sur nos lauriers, semblant dire: "Nous sommes bien ici: si les autres veulent venir, bien! qu'ils viennent".

Ce n'est pas ce genre de travail qui nous amènera des colons. Si nous voulons accroître nos cadres, il nous faut donner un petit coup d'épaule à la roue. Un petit coup tout simplement. Ainsi, — pour vous prouver combien peu d'efforts cela vous demanderait, — quel travail sérieux et certainement fécond, tout en ne demandant à chacun qu'un peu de bonne volonté, n'accomplirions-nous pas en faisant connaître à nos parents et à nos amis de là-bas les avantages qu'offre notre province et surtout les résultats que nous y avons obtenu depuis que nous sommes venus nous établir au Manitoba?

Mais comment le faire? Dans la **Liberté**. Ses colonnes nous sont ouvertes: profitons-en. Et ce n'est pas malin ce petit travail. Voyez combien facile. Vous avez chez vous un chroniqueur? Oui, bien! qu'il nous donne un petit rapport comme ceci: "Un Tel.... venu de tel endroit... il y a tant d'années... avec tant d'argent..". Il faut aussi dire s'il est venu seul, garçon, ou père de famille et avec combien d'enfants. Surtout, il faudrait bien faire connaître les succès qu'il a obtenu jusqu'à aujourd'hui.

Mais qu'est-ce que cela donnerait? Cela ferait d'intéressantes nouvelles qui seraient lues avec intérêt par nous tous. — Mais ce ne serait pas du travail de colonisation. — Au contraire, ce serait du travail de colonisation, et voici comment. Vous admettrez avec moi que si cette page, pleine de telles nouvelles, aurait de l'intérêt pour nous, elle en aurait tout autant pour ceux qui pensent à quitter leurs terres dans Québec et à aller s'établir quelque part. Il s'agirait alors tout simplement de leur faire lire ces intéressantes nouvelles. Songez quelle réclame et en somme combien facile et peu coûteuse! Nous sommes 3,000 abonnés à la **Liberté**. Si chacun de nous taillait dans le journal cet intéressant petit détail et l'adressait à un parent ou à un ami de la province de Québec, de France, de Belgique, de Suisse, cela une couple de fois par mois, songez quelle formidable réclame. Nous pourrions chaque semaine lire les succès d'une trentaine de nos cultivateurs et 3,000 abonnés pourraient le communiquer à un parent ou à un ami. Est-il quelqu'un qui osera dire qu'un pareil travail ne donnerait pas de fruits?

L'on ne nous connaît pas. C'est là tout le mal. Le jour où l'on nous connaîtra, où l'on saura nos succès, soyez certains que l'on affluera vers nos centres français. Mais c'est à nous de faire connaître les avantages de notre province.

N.-C. JUTRAS, ptre.

LA BOURSE AU BLE

L'an dernier, nous vous avons un tantinet causé du jeu de la bourse. Plusieurs avaient cru bien faire en risquant quelques cents minots et presque tous perdirent. Vous aviez été conduits par je ne sais qui à "acheter" à la Bourse. Puis le blé avait dégringolé... et vous avez perdu votre mise. Cet été, je ne sais plus quoi ou plutôt qui, — car il y a quelqu'un qui conduit ce commerce, — on vous a invité à changer de tactique. On ne vous propose plus d' "acheter", mais de "vendre".

C'était simple et facile. Vous vendiez votre blé à $1.25, avec obligation de le délivrer en octobre. Voyez-vous, le blé descendait à $1.00 et cette bonne petite transaction vous donnait vingt-cinq sous par minot. Mais... il y a un mais dans le commerce du blé comme ailleurs... mais le blé a monté de vingt-cinq sous au lieu de descendre vingt-cinq sous. Votre habile petite spéculation vous a donc jeté dans le trou, vous faisant perdre vingt-cinq sous par minot. C'est ainsi que chaque année nombre de cultivateurs perdent des milliers de piastres. Tout au plus quelques chanceux font-ils quelques piastres, parfois quelques centaines de piastres.

* * *

A la Bourse, ce sont toujours les "gros" qui gagnent. Tôt ou tard, les petits se font "plumer". Comment cela se fait-il? Est-ce que quelque chose autre que le hasard aurait son mot à dire là-dedans? Vous perdez toujours ou vous ne gagnez presque rien. Curieux, n'est-ce pas? Tenez, prenez le jeu de cartes. Vous êtes quatre à jouer: s'il y en a qui gagnent, les autres doivent nécessairement perdre. Mais quels sont ceux qui gagneront? Naturellement, ceux qui sont familiers avec le jeu ont plus de chances de gagner que ceux qui ne le sont pas. Si par hasard, il y a de "fins tricheux", ils ruineront certainement leurs compagnons. Entre le jeu de cartes et le jeu de bourse, il y a beaucoup de ressemblance, j'en suis convaincu.

Non, me diront un certain nombre, c'est du pur hasard! Mais la hausse et la baisse des prix sont gouvernées par quelqu'un ou quelque chose que ni vous ni moi ne pouvons découvrir. Mais il y a des gens qui sont plus au courant de ces changements que nous, des gens qui sont plus en état que nous de prévoir ces différentes variations de prix, car enfin, qui vous pousse à "acheter" en 1915 et à "vendre" en 1916?

C'était courir deux chances tout à fait différentes. Et dans les deux cas, vous avez été les perdants. Sans aucun doute, ceux qui ont été les gagnants étaient ceux qui connaissaient ce jeu mieux que vous.

Chers cultivateurs, vous avez une position bien trop noble pour permettre aux autres de se moquer de vous. De plus, vos enfants et votre femme ont droit à ce que vous ne gaspilliez pas ce que Dieu vous donne pour élever votre famille.

N.-C. JUTRAS, ptre.

AU PAYS DE L'EPINETTE ROUGE

Monsieur le rédacteur de
la **Liberté**.

Votre journal a toujours encouragé la colonisation des plaines de l'Ouest. A maintes reprises vous avez publié des lettres et de nombreux articles sur ce sujet; vous avez cherché à grouper les nôtres dans des centres nouveaux et à les mettre en possession du sol. Vous avez compris que le peuple canadien est un peuple surtout agricole et qu'il trouve dans la vie champêtre le secret de sa conservation et de son expansion. J'ai toujours approuvé en mon for intérieur cette campagne en faveur de l'accaparement du sol: voilà pourquoi je me sens poussé à faire connaître à vos lecteurs un nouveau pays qui certes a bien ses charmes et ses avantages.

Je demeure au pays de l'épinette rouge. L'idée de la forêt ne sourit pas à tout le monde, et je crains de me heurter à bien des esprits prévenus. On prend une terre pour la cultiver et lui faire pousser du blé, ou la convertir en de gros pâturages où des troupeaux nombreux y trouveront leur subsistance. Voilà l'idée première de la colonisation.

On a bien raison. Mais de même que les uns aiment la vie agricole, les autres la vie pastorale, il doit s'en trouver aussi qui aiment l'industrie forestière, et c'est à ceux-là que je m'adresse. A tous ceux qui ne sont pas manchots et qui savent manier la hache, salut!

Permettez que je fasse voyager un peu votre imagination sur les bords enchanteurs de la rivière la Pluie; ne craignez rien tant que vous resterez sur les bords: il n'y a pas de danger.

Rainy River est une petite ville de 1,500 habitants sise sur la rive canadienne, à douze milles en amont du lac des Bois. Les premiers colons ont dû construire leurs huttes sur des souches d'épinette. Soit dit entre parenthèses, cet âge de pierre a disparu et l'on ne voit plus de bois autour de la ville. Il faut s'éloigner d'une couple de milles: c'est là qu'on retrouve la forêt à son état primitif, et c'est dans ces épaisses épinettières que je désirerais voir les nôtres venir se grouper et y faire leur fortune. Faire fortune dans le bois, cet aliage de mots vous paraît peut-être étrange. Un mot d'explication fera comprendre.

Il y a à trois milles d'ici une réserve sauvage que le gouvernement provincial vient d'ouvrir à la colonisation. Cette réserve a été arpentée et contient au-delà de deux cents terres de 160 âcres chacune. Ces terres se vendent de $2 à $3 l'acre. On trouve au centre des centaines d'acres en foin naturel, mais la majeure partie de la réserve est couverte d'épinette rouge d'une densité étonnante; c'est une immense forêt vierge telle que la nature l'a faite depuis le temps de notre grand'père Noé. Il y a des terres qui contiennent de 5,000 à 6,000 cordes de bois que l'on peut vendre $5 la corde plus ou moins. $5 est le prix actuel, et nos fournisseurs sont enterrés de commandes. Un calcul vous dit déjà qu'une de ces terres peut vous rapporter de $25,000 à $30,-000. La récolte est poussée; il ne s'agit que de la moissonner. Ainsi je ne vous invite pas à venir demander du grain à la terre, mais à ramasser ce qu'elle a poussé depuis des siècles.

Est-il plus difficile de faire du bois que de récolter du blé? Si l'on y songe bien, on verra qu'un homme d'une capacité moyenne peut abattre deux cordes par jour ou 50 cordes par mois, ou environ 500 par an: à raison de $4 la corde, cela lui donne $2,000. Il faut bien du blé pour donner $2,000, les dépenses déduites.

Voici le témoignage d'un homme qui est actuellement à en faire l'expérience. Déjà quinze familles canadiennes ont pris des terres. M. Pyrrhus, un des nôtres, a payé sa terre $475. Dans une conversation à la volée il me dit: Ce n'est pas une terre que j'ai acheté; c'est un cadeau que le gouvernement m'a fait. J'ai six mille cordes de bois sur ma terre, outre des milliers de piquets de cèdre et du bois de pulpe. Deux arbres paient un acre et j'ai déjà vendu pour $300 de bois. C'est le produit d'un demi acre et je compte faire encore $200 avec ce qui me reste de cet acre.

Ces terres se vendent un cinquième comptant, et la différence en quatre versements annuels. Ces conditions sont bien à la portée des bourses les plus modestes, et il ne faut pas une fortune pour y construire un gite. Quelle différence entre une terre prairie et une terre à bois! Ici une hache et une scie suffisent; là il faut débourser des centaines de piastres pour se pourvoir des instruments aratoires. Ici on fait sa vie tout de suite et chaque jour; là il faut attendre la moisson, qui certes ne porte pas toujours des épis dorés.

Un autre avantage digne de remarque, c'est que le sol est de première qualité, sauf quelques endroits où il y a des couches de sable. Quelqu'un qui choisirait pourrait bien trouver en sus d'une immense forêt quelques arpents de terre arable. Quant aux chemins ils sont beaux à faire les délices des automobilistes.

Ce récit n'est pas du tout flatté, et si l'on désire de plus amples informations, je me ferai un plaisir de les donner par l'entremise de la **Liberté**.

J'ai Vu.

Cote du Grain

MARDI SOIR, 31 OCTOBRE 1916

	Déch'gé	Inspecté	"Tough"	Rejeté	'Smutty'
BLE					
No 1 Nor	187⅜		181⅝	179⅝	179⅝
No 2 Nor	184⅜		179⅝	176⅝	176⅝
No 3 Nor	178⅝		173⅝	165⅝	168⅝
No 4 Nor	169⅝		162⅝	153⅝	152⅝
No 5 Nor	155⅛		147⅝	140⅝	126⅝
No 6 Nor	124⅝		119⅝		
Fourrage	124⅝		118⅝		
AVOINE					
2 C W	59½	59½	58		
3 C W	57½		56		
Extra 1 fourr	57½		56		
No 1 fo..	57		55½		
No 2 f...	56¾		55¼		
Rejeté ..	56		54½		
OR					
No 3	112		106		
No 4	107		102		
Rejeté. ..	98		93		
Fourr ..	97½		92½		
L					
1 N W C ..	249				
2 C W....	246				
3 C W....	221				
Rejet.. ..	221				

DECHARGE veut dire "déchargé" à l'élévateur terminus à Fort William et Port Arthur.

INSPECTE veut dire "inspecté" par les inspecteurs du gouvernement à Winnipeg.

La cote pour le grain "tough", "rejeté", "smutty" est pour ce grain déchargé.

Cote a la Fermeture

	Blé	Avoine	Lin	Orge
Octobre	186⅞	59¾	249	112½
Novembre ..	186⅝		249	
Décembre ..	181¾	59½	248	107
Mai	184	61⅝		

Cote fournie par la N. Bawlf Grain Co. Ltd.

LA MERE CARON

Dans une note bibliographique sur la Vie de Mère Caron, l'une des sept fondatrices des Soeurs de la Charité et de la Providence, par l'abbé Auclair, nous relevons l'édifiant trait qui suit:

Elue supérieure de la Providence Mère Caron voit un des édifices de la communauté détruit de fond en comble, par un désastreux incendie, pendant que l'Asile, situé au beau milieu de la route suivie par les flammes, reste intact, comme miraculeusement sauvé d'une perte qui paraissait certaine. Au plus fort de l'incendie, la supérieure était en prières devant une statue de la Sainte Vierge. Quelqu'un lui proposa de descendre la statue de sa niche. "Non, non, s'écria Mère Caron dans un bel élan de foi naïve et forte, si Marie ne nous sauve pas, elle périra avec nous"! Marie "se sauva", écrit spirituellement M. l'abbé Auclair, et avec elle l'Asile.

BETAIL

Mardi, le 31 octobre

Taureaux de poids

1,200 livres et plus—
De choix ....$6.60 à $6.75
Bon ....$6.00 à $6.50
Moyen ....$5.50 à $5.75

Taureaux de boucherie

De 1,000 livres à 1,200 livres—
De choix ....$6.50 à $6.75
Bon ....$5.75 à $6.00
Moyen ....$5.25 à $5.50
Ordinaire ....$5.00 à $5.25

De 700 à 1,000 livres—
De choix ....$6.40 à $6.65
Bon ....$6.00 à $6.25
Moyen ....$5.50 à $6.00
Ordinaire ....$4.75 à $5.25

Taures de boucherie

De 700 à 1,000 livres—
Choix ....$6.00 à $6.10
Bon ....$4.75 à $5.00
Moyen ....$5.00 à $5.25
Ordinaire ....$4.60 à $5.00

Vaches de boucherie

1,100 livres et plus—
Choix ....$5.50 à $5.85
Bon ....$5.50 à $5.85
Moyen ....$4.50 à $4.75
Ordinaire ....$3.75 à $4.25

De 800 à 1,000 livres—
De choix ....$5.00 à $5.25
Bon ....$4.25 à $4.50
Moyen ....$4.00 à $4.25
Ordinaire ....$3.25 à $3.75

Boeufs (Bulls)

De choix ....$5.35 à $5.65
Moyen ....$4.75 à $5.25
Bologne ....$4.00 à $4.25
"Cutters" ....$3.25 à $3.75
"Canners" ....$2.50 à $3.00

Boeufs (Oxen)

Bon ....$5.50 à $5.75
Moyen ....$5.00 à $5.25
Ordinaire ....$3.75 à $4.85

Veaux

De choix ....$7.25 à $7.75
Bon ....$6.75 à $7.00

"Feeders"

De choix, de 950 à 1,100 liv.
Prix ....$5.75 à $6.10
Bon. De 800 à 950 livres.
Prix ....$5.50 à $5.75

"Stockers"

De 450 à 800 livres—
De choix (breedy steers)
Prix ....$5.65 à $6.00
Moyen (taureaux) ..$5.25 à $5.50
Ordinaire (taureaux)
Prix ....$4.90 à $5.25
De choix (breedy heifers)
Prix ....$5.50 à $5.75
Moyen (taures) ....$5.25 à $5.50
Ordinaire (taures) ..$4.75 à $5.00

Porcs

De choix ....$10.15 à $10.35
Lourds ....$7.75 à $8.00
Légers ....$8.75 à $9.00
"Stags" ....$5.00 à $5.25
Truies ....$6.75 à $7.00

Moutons

Agneaux de l'année (choix)
Prix ....$10.00 à $10.25
Agneaux de l'année (ordinaire).
Prix ....$7.00 à $8.00
Lourds ....$7.75 à $8.00
Légers ....$7.75 à $8.25

LES PRODUITS

Mardi soir, le 31 octobre

Beurre

Crèmerie, briquette fraîche.
Prix .... .38 ..
Man. (Solids — Prix du gros) .... .37 ..
De ferme .... .28 .30

Oeufs

No 1 frais. La doz. ..... .30 .32

Patates

Lot le 10 livres .... .75 .80
C-B. Au char. le bois .. .80 ...
Manitoba. Au char .... .65 ..

Farine

Lake of the Woods Milling Co.—
Five Roses. Sac de 98 liv. ...$4.90
Lakewood $4.77½
Harvest Queen $4.65
Medora $4.15
XXXX $3.10

Western Canada Flour Mills—
Purity. Sac de 98 liv. $4.90
Medallion $4.77½
Three Stars $4.65
Maitland $4.30

Ogilvie Flour Mills—
Royal Household (98 liv.)...$4.90
Mount Royal $4.80
Glenora $4.70
Centennial $4.70
Manitoba $3.85
Whole Wheat $4.65
Graham $4.65
XXXX $3.45

Alimentation

Son — en sac $24.00
"Shorts" $26.00
Avoine cassée $40.00
Orge et avoine $40.00

Foin

Naturel, No 1 ....$11.00
Naturel, No 2 ....$10.00
"Midland", No 1 ....$ 9.00
"Midland", No 2 ....$ 8.00
"Timothy", No 1 ....$15.00

Volailles vivantes

Poulets No 1 du printemps.
Prix .... .16 ..
Poules No 1 .... .12 ..
Vieux coqs .... .09 ..
Canards No 1 .... .13 ..
Dies No 1 .... .13 ..

Quand nous marchions au Cathechisme

PAR L'ABBE LIONEL GROULX

Extrait des "Rapaillages"

Les enfants d'aujourd'hui — y a-t-il encore des enfants? — communient plus tôt que de notre temps. Et j'envie leur bonheur. Mais c'est égal; ils n'auront pas goûté comme nous l'avantage de marcher au catéchisme pour la première communion, la première de toutes. Et, ma foi, si j'étais à leur place, je déciderais de ne m'en pas consoler.

Marcher au catéchisme! Je n'ai pas oublié la forte impression que ces simples mots me causèrent autrefois dans ma lointaine enfance. J'étais alors dans les grosses lettres et dans les **barres**. Le Frère, la veille du grand jour, réunit tous les élèves dans la salle d'en bas. Et là, sur un ton très solennel, il nomma publiquement ceux qui allaient quitter l'école pour marcher au catéchisme. A l'appel de leur nom les camarades sortirent des rangs et vinrent s'aligner près de la porte. Que tous me parurent de grands heureux et de grands savants! Nous, les gens du ba be bi bo bu, nous les considérions avec une sorte d'extase. On se montrait notamment le grand Ernest dont les plus vieux nous avaient dit qu'il pouvait réciter son catéchisme d'un bout à l'autre sans manquer un mot, et qu'il avait même, s'il vous plaît, tenu tête au Frère Michel sur l'emploi du pronom **soi**!... Pour ma part je croyais entendre un refrain bien cher à ma grand'mère: "Mon petit, tu as encore des croûtes à manger avant de te rendre là!.."

Un jour pourtant, j'y devais arriver, et je confesse que, pour l'une des rares fois de ma vie, l'attente ne m'a pas déçu. Croiriez-vous que séparés des autres nous devenions du coup un contingent d'élite, une manière de petite aristocratie? Songez donc: pendant tout le printemps nous irions à l'école de Monsieur le Curé! nous irions vivre dans l'église et dans la compagnie du Bon Dieu! A la maison nos mères s'employaient de leur mieux à nous plonger dans le solennel. D'abord le matin du premier jour il fallait faire une toilette spéciale et c'est la maman qui s'en chargeait. Un enfant qui marchait au catéchisme devait avoir les mains bien nettes, frottées à la brosse si nécessaire, les cheveux proprement peignés avec un petit coq à la Papineau, des habits sans taches, une belle boucle noire sur un col blanc.

Un enfant qui marchait au catéchisme — ainsi le voulait encore la mode de par chez nous — devait même pour tout ce temps-là laisser reposer ses souliers de boeuf. Et pourtant, Dieu sait si grand'mère en plissait de propreté et de jolis! Le cher enfant devait chausser à tout prix des chaussures de magasin avec de beaux cordons flambants neufs. Et ainsi habillé et attifé, on partait pour l'église emportant au front un baiser attendri de sa maman.

Et c'est alors que pendant deux mois — deux mois sans congé! hélas! — commençait l'austère noviciat. Dans le village, nous étions le point de mire de tout le monde. Plus le droit de crier, plus le droit de courir, plus le droit de taquiner les quêteux, plus le droit de voler des petites pommes vertes, pas même celles-là, M. Rivard. Mais toujours il fallait marcher en rangs bien droits, graves, recueillis comme des enfants qui reviennent de la sainte table.

Et à la maison donc! Là, pendant les deux mois aussi, nous devions vivre en grande retraite. Non seulement un enfant qui marchait au catéchisme ne devait pas être désobéissant, gourmand, querelleur. Mais, grand Dieu! c'est qu'il fallait se priver je vous assure. Un enfant qui marchait au catéchisme ne devait pas jouer bruyamment, ne devait pas dénicher les oiseaux, ne devait pas tirer la queue des chats, ne devait pas faire de grimaces! Pensez donc, c'est si laid et si le vent allait revirer.. Et ce n'était là que la morale de grand'mère. Mais à celle-là il fallait ajouter la morale de maman: plus de pied-de-nez, plus de chiquenaudes; on ne pouvait plus même pincer la petite soeur!... Ah! chère maman et chère grand'maman, vous en êtes-vous assez servi de votre argument suprême pour réprimer nos plus innocentes infâmies: "Oui, disiez-vous, c'est bien joli pour un enfant qui marche au catéchisme!..." Et chaque fois nous baissions la tête, absolument confus, démolis, et d'un bond nous remontions dans le sentiment de notre haute dignité.

Du moins nous pouvions nous reprendre quelque peu à l'église, à l'heure des recréations. Monsieur le Curé lui, laissait courir les petits garçons; en somme, il ne leur défendait que d'aller du côté des petites filles. Nous pouvions jouer à la **barre**, à la **pelotte**, et même aux **marbres**, surtout à la poignée et à deviner. Il arrivait même que Monsieur le Curé venait jouer avec nous quand il avait fini de lire dans son beau livre doré. Mais je ne sais pas. Est-ce que le Bon Dieu — du moins nous le pensions tous — lui faisait voir clair à travers nos doigts? Toujours est-il que, dans le temps de le dire, le cher Curé nous **engourlichait** tous nos marbres. D'autres fois nous faisions des expériences, par exemple l'expérience très amusante du "voyons voir si tu aimes le beurre". Savez-vous comment l'on procède? Oh! l'expérience est très simple, ce qui ne l'empêche pas d'être presque toujours infaillible. Voici: vous prenez une fleur de pissenlit, vous la placez à une certaine distance, disons un pouce ou deux au-dessous du menton de votre sujet. Et vous observez. Si tout à coup sur la peau blanche se dessine un halo jaune, c'est entendu, vous aimez le beurre, et même beaucoup, monsieur ou mademoiselle.

Il faut joindre à ces amusements les distractions du catéchisme, par exemple les réponses si drôles faites à M. le Curé. Certains soirs nous arrivions à la maison en coup de vent: "Maman, grand'-maman, eh bien! vous savez le petit Jacques Lauzon de la Petite-Côte... imaginez donc qu'il a dit à Monsieur le Curé qu'il y avait trois dieux!!!"... Et maman et grand'maman qui se consternaient et qui ajoutaient: "P'tit pas fin, c'est sûr il va se faire renvoyer"... Se faire renvoyer, ah! la voilà bien l'affreuse menace qui nous a tant torturés! Monsieur le Curé avait le don de la laisser planer sur la tête de tous, même sur la tête des plus forts et des premiers qui prenaient place près de lui au bout du long banc dans le **chemin couvert**. Se faire renvoyer du catéchisme, nous le savions tous, c'était là le suprême déshonneur dont jamais l'on ne pouvait se laver. De mon temps on parlait encore dans la paroisse d'un tel renvoyé trois fois et qui avait dû, en fin de compte, communier par charité et en grand'culottes, s'il vous plaît.

J'y songe! il ne faut pas que ces mauvais souvenirs me fassent oublier les amourettes du catéchisme. Est-ce que dans votre paroisse il s'en rencontrait de votre temps? Par chez nous, cela revenait comme les quatre saisons; et les gens, il n'y a pas si longtemps encore, disaient, pour désigner de vieilles amours restées tenaces: "Ce sont des amourettes de première communion." Monsieur le Curé, lui, ne manquait jamais de les découvrir, ces malheureuses amourettes. Il voyait clair, Monsieur le Curé, il voyait bien des choses par-dessus ses lunettes et son livre doré. Ainsi, on ne savait trop comment, mais toujours il saisissait au passage les moindres signes, les petits rires, les clins d'yeux des petits garçons et des petites filles qui aiment autre chose que le beurre. C'était un malin Monsieur le Curé. Je me souviens, par exemple, d'une promesse de mariage qu'il nous lut à une classe de l'après-midi, avec un grand sérieux et la voix solennelle de son prône, et comme de raison en présence des parties: "Promesse de mariage entre Mademoiselle Une Telle, d'une part, fille mineure de M. Un Tel; et Monsieur Un Tel, d'autre part, fils mineur de M. un autre Tel..." Mais promesse, je puis vous l'assurer, qui ne se rendit ni à la deuxième, ni surtout à la dernière publication.

Nous profitions encore de notre long séjour près de l'église pour apprendre à la connaître elle et ses alentours. Et comme bien vous pensez, il y avait surtout les cloches qui nous intéressaient. Oh! la grande fête quand un compérage survenait pendant le temps des recréations. M. le bedeau faisait alors appel à notre concours, et je crois bien que parmi les joies les plus enivrantes de l'homme, il faut mettre celle de sonner la cloche de sa paroisse vers l'âge de dix ans. C'était à qui s'emparerait des câbles au grand désespoir de ce pauvre bedeau qui bougonnait: "Pas tant, pas tant de bedeaux, y en a toujours assez d'un par paroisse." Un jour, une grave conversation s'engagea parmi nous sur le voyage des cloches à Rome pendant la semaine sainte. Il paraît que les cloches [illegible] d'hui sont de grandes [illegible] ne se dérangent pas. Mais de mon temps, c'était bien autre chose; elles partaient invariablement dans l'avant-midi du jeudi saint pour ne revenir que le samedi suivant, avec l'alleluia. Oh! je sais bien qu'à regarder dans le clocher vous eussiez dit qu'elles s'y trouvaient encore; de grosses taches noires apparaissaient visiblement à côté des roues. "Mais, ça ne fait rien, c'est la force de l'accoutumance", nous disait grand'mère, "et vous voyez bien qu'elles ne sonnent plus." Je voudrais pouvoir vous rapporter les échanges d'opinion qui se firent entre nous sur les modes de voyager des cloches de Saint-Michel. Les uns qui ne doutaient de rien, parlaient ni plus ni moins d'un voyage par le télégraphe. Les plus mystiques opinaient pour une intervention des anges. Les réalistes faisaient plus simplement intervenir M. le bedeau qui, on ne savait trop au juste, descendait de là-haut les cloches en se servant de câbles, et ensuite les mettait tout bonnement dans les chars. M. le bedeau consulté à ce sujet se contentait de petits rires et de petits airs qui voulaient dire: "Je sais comment ça se passe, mais berniele! suis pas pour vous le dire, mes petits."

Quelquefois nous allions aussi au cimetière, par petits groupes. Les tombes nous appelaient: il y en avait jusqu'à la porte du **chemin couvert**, tellement les vieux de l'ancien temps aimaient à dormir le plus possible dans l'ombre de l'église paroissiale. Nous allons de préférence vers les tombes les plus vieilles, tombes de chêne ou de pierre, les unes enfoncées dans la terre ou penchées, d'autres déjà couchées dans l'herbe haute. Celles-ci nous appelaient encore plus que les autres par je ne sais quelle attirance mystérieuse. Nous y lisions des dates lointaines, des noms anciens et disparus, des inscriptions naïves en lettres inégales et rustiques: "**Priez pour moi qui fus un grand pécheur**", disait l'une. "**Ses enfants la pleureront toujours**", disait plus loin la tombe d'une mère. "**Adieu! nous nous reverrons au paradis**", affirmait cette autre. Quand Monsieur le Curé nous voyait parmi les tombes, souvent il venait nous trouver. D'abord, à mi-voix, par respect pour le lieu, il nous racontait l'histoire du vieux temps, l'histoire des anciens; il nous rappelait que ceux-là avaient fait la paroisse, bâti l'église, travaillé pour nous. Mais peu à peu le bon curé s'oubliait, sa voix se faisait haute, ses bras s'élevaient, il devenait éloquent: "Ah! les anciens, s'écriait-il, c'était du bon monde, mes enfants". Et alors il exaltait l'épopée des héroïques défricheurs, il célébrait leur vie frugale de bons laboureurs, honnêtes dans les marchés, payant leur dû à l'église, pas sacreurs, fuyant l'hôtel, les mauvaises danses, aimant leur femme, s'entourant d'enfants. Puis, il nous les montrait, leur grande journée finie, qui tous s'en étaient venus vers l'église, y choisir leur dernière demeure, se presser autour d'elle pour lui faire une cour d'honneur. "Ah! les anciens, les anciens, c'était du bon monde, je vous assure." Nous, les enfants, nous écoutions, la tête découverte, avec autant de respect qu'à une leçon de catéchisme. Et ainsi le vieux cimetière, de Saint-Michel, sol gardien d'ossements héroïques, devenait à nos yeux un raccourci d'histoire, le reliquaire des énergies anciennes. Et dans nos âmes d'enfants remuées par les paroles du vieux prêtre, jaillissait soudainement la révélation du passé, le commandement d'un devoir héréditaire, l'idée d'une parenté étroite entre les vivants et les morts.

Ah! c'étaient de purifiantes et divines influences qui mettaient un rythme à nos âmes et à nos pas et faisaient se porter plus haut nos regards de tout jeunes. Complétez cela maintenant par les autres leçons, les leçons encore plus hautes du catéchisme et vous devinerez l'ébranlement suprême qui s'opérait dans nos consciences enfantines. Pendant sept à huit semaines, suspendus aux lèvres du prêtre, nous buvions avidement sous les formules la moëlle de la doctrine sacrée. C'étaient toutes les perspectives du ciel et des grands mystères qui s'ouvraient à nos intelligences. Chaque jour, Dieu se révélait intimement à nos âmes de tout-petits. Puis venaient dans les derniers temps les trois [illegible] de retraite la [illegible]e cérémonie [illegible]lane. Et de [illegible] ou trois mois, les yeux baignés d'atmosphère surnaturelle, avec la perspective obsédante du grand jour, la vision du grand autel perdu dans les fleurs et l'or des cierges, la vision aussi de la petite hostie blanche qui s'élèverait dans les mains du prêtre pour descendre vers nos lèvres, ah! comme cette longue intimité du divin opérait dans nos facultés encore fraîches de métamorphoses souveraines! Tout en nous et autour de nous prenait je ne sais quel air de fête et nous transportait en plein mysticisme. Quand nous partions pour les derniers jours du catéchisme, dans les blancheurs du matin, il nous semblait, le long du chemin, que les lilas, les rosiers sauvages, les marguerites, les trèfles d'odeur, les boutons d'or, nous étaient de l'encens, que les gros taons et les abeilles organisaient de petites fanfares parmi les fleurs, que les alouettes nous saluaient et que la vieille croix de la route nous disait bonjour.

(12) Eph., IV,

Hélas! pourquoi tout cela devait-il finir! La veille au soir du grand jour, ma petite soeur et moi nous jetions un dernier coup d'oeil elle, à son voile, à sa robe blanche, à son cierge-souvenir, moi, à mon habillement, à mon brassard de soie, à mon insigne. Et je partis m'endormir avec des bruits d'ailes autour des tempes, emporté bientôt dans un pays de songes enchanteurs où se remuaient des formes blanches dans une lumière immatérielle. Pourtant, je m'en souviens, avant de fermer les yeux, une petite amertume me vint au coeur, et elle me venait d'une parole de ma petite soeur. Elle m'avait dit comme ça, en présence de nos toilettes de communiants, pendant que nous parlions du grand bonheur si proche: "C'est vrai, petit frère, mais c'est fini tout de même, nous ne marcherons plus au catéchisme."

Abbé Lionel Groulx.

(Les Rapaillages).

O CANADA

M'appuyant sur l'expérience de nombreux voyages et de nombreux séjours sous bien des latitudes et des climats divers, j'affirmerai, sans crainte d'aucune comparaison, qu'il n'y a pas de pays plus beau que le Canada durant les mois d'été. Il y en a de plus connus et de plus vantés et en bon nombre même. Qui pourra dire combien il est monté de strophes enthousiastes et d'encens parfumé vers le ciel de la Grèce et de l'Italie? Qui pourra dire de combien d'échos flatteurs ont retenti les lacs et les montagnes de la Suisse, les rivages enveloppés d'azur et de chauds rayons de la Méditerranée, les campagnes éclatantes que le soleil d'Espagne couvre de pourpre et d'or, les bords ravissants de l'Hudson lui-même, entré plus tard, dans ce concert de l'imagination enchantée? Mais je n'en dirai pas moins à l'instar du barde normand: Rien n'est si beau que le Canada. "C'est le pays qui m'a donné le jour".

Arthur Buies.

"Chroniques."

"M. le sénateur Landry vous l'a dit, s'écriait M. Bourassa, la lutte où nos frères de l'Ontario sont engagés, où il leur a apporté un si précieux appoint, est la lutte même de notre race; elle s'impose à tous ceux qui veulent conserver ce qui dépasse tous les intérêts privés, tous les intérêts de parti: nos croyances, notre langue, nos traditions. Elle est la suite logique de toutes les batailles livrées depuis cent cinquante ans. Nous espérons que le Conseil Privé nous donnera gain de cause, mais le jugement, quel qu'il soit, ne mettra point fin au conflit. Sous une forme ou sous une autre, sur un point du pays ou sur un autre, il se poursuivra comme il s'est poursuivi depuis cent cinquante ans, avec des alternatives de violence et de ruse. Car il y a toujours eu, depuis 1760, un nombre plus ou moins considérable d'Anglais qui ont rêvé d'opérer ici, après la conquête des terres, celle des coeurs et des cerveaux. Sur ce sol devenu britannique, ils ont toujours caressé le rêve de l'assimiliation anglo-protestante. Contre toutes les tentatives faites pour réaliser ce rêve, nous nous sommes défendus, nous nous défendrons énergiquement, et c'est la source [illegible]rnel et tragique conf[illegible]

Si c'etait un Canadien-francais.....

UN ARTICLE DU "GLOBE" DE TORONTO — L'ALCOOLISME ANGLAIS
LE GASPILLAGE MATERIEL

(Le **Nationaliste**)

Le **Globe** de lundi dernier (16 octobre) a publié en premier-Toronto un article intitulé **Canada's Pleading with Great Britain** qui, s'il eût d'abord paru dans un journal nationaliste canadien-français, — tel le **Devoir**, — eût soulevé les protestations indignées sincères ou feintes, de la masse des journaux anglo-canadiens. Paru dans le **Globe**, il n'a suscité aucun commentaire. Et s'il a frappé l'attention des journalistes et du public ontariens, ils ont dû pour la plupart, après l'avoir lu, se dire: "Comme c'est trop vrai, tout cela!"

Il y a plusieurs semaines, le **Times** de Londres et M. Lloyd-George, le ministre des munitions d'Angleterre, soulignaient la présence, dans la vie civile, d'un million d'Anglais aptes à aller au front, mais embusqués dans différents postes, à la faveur de règlements qui les protègent contre les recruteurs. Il n'y a pas dix jours, une partie de la presse anglaise réaffirmait l'existence de cet état de choses et demandait que le ministère y portât toute son attention. Ainsi donc, tandis que nos ministres encouragent ici les industriels à pratiquer sournoisement, selon le mot de Lamarche, la conscription du pauvre, afin de payer l'hypothèque du sang consentie au **War Office**, il y a, loin des camps, selon les autorités anglaises les moins portées à exagérer, des centaines de mille solides Anglais abrités dans les tranchées de la paix et du confort. Ce n'est pas nous qui le disons, c'est le **Times**, lord Northcliffe, M. Lloyd-George et d'autres Anglais aussi loyaux à l'Angleterre qu'il se peut.

Or, ce manque d'emploi à des fins militaires d'un million d'Anglais révèle, — avec la déclaration de M. Winston Churchill disant, il y a quelque temps, que 200,000 domestiques et valets d'officiers anglais sont aptes au service, mais restent aux camps, et d'hommes, sinon un million et de-d'hommes, sinon un mililon et demi, dans les cadres de l'armée anglaise telle que la comptent MM. Asquith, Lloyd-George et le **War Office**, — que toutes les ressources possibles de la Grande-Bretagne en combattants sont loin d'avoir donné, sur les champs de bataille. Il semblerait que, de propos délibéré, la Grande-Bretagne ménageât un million et demi à deux millions d'hommes et les tint loin du canon, pour parer aux éventualités d'après-guerre et se mettre en posture excellente, du point de vue de ses réserves militaires, advenant des embarras et des difficultés, au traité de paix final. Mais ce n'est pas là-dessus que porte l'article du **Globe**. Il est autrement sérieux. Il porte sur le gaspillage qui se pratique en Angleterre, du fait de l'alcoolisme, depuis le début de la guerre. Le plaidoyer que le **Globe** adresse à la Grande-Bretagne est contre ce gaspillage de matériaux et d'hommes, de femmes et d'enfants, contre le gaspillage de la race.

L'alcoolisme anglais

"Ce plaidoyer que les Canadiens font maintenant avec sincérité, il est en faveur de la conservation de la virilité de la Grande-Bretagne et des peuples britanniques," écrit le **Globe**. "Et il demande la répudiation immédiate et définitive de tous les vices sociaux qui minent la virilité d'une nation, en rongent les fibres, amoindrissent et détruisent chez elle le pouvoir de gagner la guerre."

Ce journal ultra-loyaliste, qui ne peut dire assez de mal des nationalistes, porte cependant des accusations graves contre une partie de la nation anglaise. Et il fait siennes les paroles d'un Canadien "dont le caractère personnel et la situation officielle donnent de l'autorité à ce qu'il dit, et dont le patriotisme est un patriotisme agissant et souffrant". Or voici ce qu'écrit ce Canadien au **Globe**, dont l'article tourne autour de cette correspondance: "..**Trois de mes fils sont en khaki, deux au front, l'autre en train de s'y rendre. Mais ce qui met le plus à l'épreuve mon loyalisme à la cause, c'est de savoir que mes fils se battent et tomberont peut-être pour une Grande-Bretagne à demi-ivre, chez soi, supportant les intérêts des distillateurs, guidée par une bande d'ecclésiastiques amis de la bouteille** (guided by a lot of tippling ecclesiastics) **qui ne sont pas assez loyalistes [illegible]ivre l'exemple de leur roi, et trompée par une presse muette comme la tombe, à l'endroit du mal qui domine. Pourquoi nos fils partiraient-ils d'un pays où l'on proscrit l'alcool afin d'aller passer des mois, en route vers les tranchées, dans cette Angleterre où l'on a légalisé les vices du commerce d'alcool pour qu'il puisse mutiler les propres fils de l'Angleterre** ("to hamstring her own sons")?" A quoi le **Globe** ajoute, engageant sa responsabilité avec celle de son correspondant: "C'est la pire tragédie de cette guerre-ci, qu'en combattant pour la liberté de l'Europe, les libres rejetons de la Grande-Bretagne aient à faire face à ce gaspillage sans précédent, en temps de guerre, en Angleterre, ("**at home**"), gaspillage suivi de ses compagnons inévitables, la débauche et le crime... Ce qui se passe n'a pas de justification."

Le gaspillage matériel

A l'heure donc où tout le monde, dans tous les pays, a peine à trouver l'argent qu'il faut pour payer des vivres sans cesse à la hausse des prix qu'on eût trouvés exhorbitants, en temps de paix et de prospérité générales, que fait l'Angleterre, pour satisfaire sa soif d'alcool, que font ses distillateurs, sous l'oeil paterne de l'Etat? Voici ce que l'on peut lire, dans le même article du **Globe** de lundi dernier: "**Pendant les vingt premiers mois de la guerre, on a détruit, pour en fabriquer de l'alcool, dans le Royaume-Uni, au moins 2,500,000 tonnes de céréales et de vivres, — de l'orge, du riz, du sucre, du maïs, — et 2,250,000 tonnes de houille. En 1915, on a ainsi détruit une quantité d'orge égale aux trois-quarts de l'orge importé et produit en Grande-Bretagne. Il a fallu trouver place pour 1,400,000 tonnes de matériaux importés pour de telles fins, dans les cales britanniques. Et l'on a exporté dans ces mêmes cales 12,500,000 tonnes de produits alcooliques, soit une moyenne de 15,000 tonnes par semaine. Sir Alfred Booth, le président de la compagnie de navigation Cunard a dit: "Pris dans son ensemble, ce commerce a absorbé une part gigantesque du service maritime, et le résultat net, c'est l'affaiblissement de la force nationale** ("a decrease in national efficiency")."

Ce n'est pas tout. M. Lloyd-George lui-même, cité par le **Globe**, a pu dire ces paroles terribles: "**Pendant les vingt premiers mois de la guerre, nous avons consommes au moins (dans le Royaume-Uni): 1,875,000,000 gallons de bière; 57,000,000 d'alcools; 17,000,000 gallons de vins étrangers. Ces boissons nous ont coûté approximativement £300,000,000 ($1,500,000,000); en d'autres termes, nous dépensons un demi-million de livres sterling par jour ($2,500,000), ce qui suffirait à acheter quotidiennement 80 millions de cartouches, ou 300 aéroplanes, ou 3 dreadnoughts à chaque qiunzaine.**" On comprend qu'une telle prodigalité, au chapitre de l'alcool, en pleine guerre, paraisse redoutable au ministère des Munitions, tout comme la perte nette de millions de boisseaux de céréales, transformées en alcool chaque mois, depuis août 1914, ait l'aspect d'une catastrophe nationale.

Les chefs de la nation anglaise ont tenté en vain d'enrayer cette soif inextinguible. Ils n'ont pas réussi, George V, M. Asquith, lord Kitchener et cent autres personnages anglais, de même que des milliers de familles marquantes du Royaume-Uni, ont solennellement promis de ne boire aucun alcool, de toute la durée de la guerre. Mais la masse paraît avoir préféré sa bière et son whisky à son pain, selon le mot d'un Anglais. Et "**les buvettes continuent leur oeuvre de destruction à une portée de flèche de Buckingham Palace, et les statistiques anglaises de l'an dernier mentionnent principalement l'ivresse plus répandue des femmes et sa conséquece, la mortalité infantile plus considérable**".

Le **Globe** cite encore un document anglais, où il est écrit: "**Il y a un danger bien autrement grave. "Quand l'alcool excite à la luxure et fait perdre l'empire sur soi, que peut demander de plus le diable?" disait un médecin éminent, il y a quelques jours, en déplorant les ravages effroyables des maladies dues à l'immoralité chez nos soldats. La commission royale récente témoigne unanimement de ce fait qu'au moins un dixième de notre population urbaine (dans le Royaume-Uni), — dont des femmes et des enfants innocents, — souffrent de maladies hideuses, conséquences immédiates de l'immoralité, et ajoute qu'il y a "relation intime" entre l'alcool et ces maux qui empoisonnent pour des générations les sources mêmes de la vie.**"

Le **Globe** ne fait que signaler cet état de choses effroyable. "Cela regarde d'abord et principalement les gens de Grande-Bretagne," dit-il, "et les Canadiens du Canada ne s'en mêlent pas. Mais est-il étonnant que les Canadiens dont les fils "passent à travers le feu" en s'en allant sur la terre ensanglantée de France et de la Flandre élèvent la voix?"

Certes, ils en ont bien le droit, et les Canadiens qui n'ont pas de fils au front, aussi. Car si l'alcool, la syphilis, les maladies vénériennes affaiblissent la Grande-Bretagne, si les médecins anglais déplorent "**the appalling ravages of disease due to immorality among "their" soldiers**", qui nous dit que les nôtres, séjournant pendant des mois en Angleterre, à côté des autres, ne contracteront pas les mêmes vices, les mêmes maux, pour en contaminer ensuite, à leur retour, une partie de notre population? La guerre finie, il se publiera sur l'immoralité qui sévit autour des camps militaires canadiens, en Grande-Bretagne, des documents terribles. Il est certain qu'un tel état de choses, comme l'écrit le correspondant du **Globe**, est de nature à tendre jusqu'au point de rupture les liens du loyalisme, chez bien des parents dont les fils côtoient journellement la tentation, outre-mer.

Lloyd-George, au début des hostilités, disait que le pire des trois dragons qu'allait affronter la Grande-Bretagne, et le plus tenace, c'était celui de l'alcoolisme. Il est resté le plus formidable: il ronge encore ce pays. Il y enfante les grèves, y souille la population, y tarit la fécondité des mères, y débilite les enfants, espoir de la race. Il y absorbe une partie des aliments dont le peuple a besoin. La protestation du correspondant du **Globe** est juste et d'une poignante actualité.

Mais qu'eût-on dit, si un nationaliste, M. Bourassa, par exemple, eût ainsi parlé, si le **Devoir** eût publié un tel document, lui, contre lequel on a tant hurlé, jadis, de la **Patrie** à la **Sentinel**, dans la sentine ultra-jingoe, parce qu'il avait osé en dire, en s'appuyant sur des documents anglais irréfutables, la vingtième partie de ce qu'écrivent le **Globe** et son correspondant?

Pierre Labrosse.

LE MOT CANADIEN

Il fut un temps où les Canadiens d'origine française étaient seuls désignés par le nom de **Canadiens**. Il n'est pas nécessaire d'être très vieux pour se rappeler que ce titre était dédaigné par ceux d'autre origine. C'est un grand pas de fait sans doute pour l'existence nationale du Canada, que l'adoption de la patrie commune par les descendants de toutes les races qui la peuplent; mais nous ne serons réellement un peuple et une nation que du jour où une race aura cessé de rêver l'absorption et l'assimilation de l'autre, au moins par des moyens factices, et où chacun laissera à la Providence et au temps, le plus puissant de tous les instruments qu'elle emploie, le soin de résoudre le problème de nos destinées. Une assez belle tâche s'ouvre devant nous dans l'exploitation d'un territoire deux fois plus vaste que le Royaume Uni, et dans l'utilisation des ressources de tout genre qu'il nous offre, pour que toutes les races cessent d'être jalouses les unes des autres sur un sol où il y a place pour toutes.

"Relation du voyage de S. A. R. le Prince de Galles, en Amérique, 1860, p. 99."

EN PROVINCE

LETELLIER

M. Antoine Damphonse vient d'acheter son quatrième quart de section: 160 acres, au prix de $6,500, et il l'a payé comptant. Il bâtira au printemps une maison de $3,000 à $4,000.

Ce monsieur est venu de Saint-Paulin, comté de Maskinongé, en 1889. Comme il avait peu d'argent il travailla chez les cultivateurs, puis se maria vers 1892. Maintenant il a 640 acres de belle terre et quelques milliers de piastres qui lui rapportent intérêt.

Ses animaux lui ont donné:

Porcs	$300.00
Bêtes à cornes	150.00
Lait — je n'ai pas le montant complet de l'année.	
Lait en septembre	$75.40

TOUTES AIDES

Depuis quelque temps, la tranquillité publique a été plusieurs fois troublée. Une Anglaise s'est fait voler des confitures — et elle en avait. D'autres ont eu des moulins à foin brisés, des rateaux dégarnis, etc.

• • •

M. Emile Rabout, au front depuis le commencement de la guerre, est rapporté parmi les disparus. Le fils de M. Guichard a été fait prisonnier.

• • •

M. François Patient s'est embarqué il y a quelques jours pour aller au front.

• • •

Trois familles sont attendues sous peu à Meadow Portage. Nous pouvons y voir là un nouveau centre canadien en formation. Ceux qui désirent des homesteads sur le bord d'un lac pourront en trouver en cet endroit.

LAURIER

Notre paroisse avec le mois d'octobre, entra dans une ère de tristesse. La mort de M. l'abbé Joseph Halde, qui pendant plusieurs années demeura parmi nous, et le départ de notre estimé curé M. l'abbé Evariste Halde, ainsi que celui de son père et de sa mère, que nous estimions tant, et notre petite organiste, Mlle Jeanne Trottier, en ont été la cause.

C'est au milieu des pleurs de ses paroissiens que M. l'abbé Evariste Halde nous fit ses adieux, pour aller prendre charge de sa nouvelle paroisse à LaSalle, Man. Les citoyens de Laurier ont tenu à exprimer à ce dévoué père leurs profonds sentiments dans une adresse qui lui fut présentée par M. Auguste Gaultier et dont chaque mot rendait bien ce qui était au fond de nos coeurs. Un faible tribut de reconnaissance lui fut offert au nom des paroissiens de Laurier.

• • •

M. et Mme Patrice Trottier remercient ceux qui ont eu la délicate idée d'offrir à leur fille Jeanne des "cadeaux souvenirs" à l'occasion de son mariage. Ils ont été aussi très sensibles à la marque de reconnaissance que les paroissiens de Laurier ont témoigné à leur organiste en lui offrant une jolie bourse. Honneur et merci à ces dames si dévouées qui ne craignent pas la fatigue pour faire si bien les choses. Merci à tous!

SAINTE-ELIZABETH

Dimanche le 15 octobre est décédée Mme Aimé Bellerive, de cette paroisse. Elle souffrait d'une d'une maladie du foie. La défunte a eu une maladie très longue et très souffrante, mais elle l'a supportée très courageusement et a fait une mort édifiante.

La sépulture a eu lieu mercredi le 18 octobre. Le deuil était conduit par M. Hormisdas Bellerive, de Sainte-Agathe. Les porteurs étaient ses deux fils, Henri et Adrien Bellerive, et ses deux gendres, Gustave Miron et Arsène Gauthier. Mmes Lussier, Alarie, Lambert et Fontaine accompagnaient le cercueil qui était revêtu du drap mortuaire. On remarquait aussi M. l'abbé Elie-B. Rocan, de Sainte-Agathe, et M. l'abbé J.-C. St-Amant, de Saint-Jean-Baptiste, qui assistaient aux funérailles.

Un ami.

A moins de délivrer un enfant des vers qui l'infestent, il ne saurait être en santé. L'Exterminateur de Vers de Mother Graves est le meilleur remède que vous puissiez désirer contre les vers.

SAINT-PIERRE

M. Napoléon Paradis a quitté Saint-Pierre pour aller demeurer à Meadow Portage, au nord de Sainte-Rose du Lac.

• • •

Lundi, c'était le tour de Mme Paradis qui allait, en compagnie de tous ses enfants, rejoindre son mari. Nous avons l'espoir qu'ils nous reviendront.

VISITE PASTORALE A SAINT-ADOLPHE

La première visite pastorale de Mgr l'archevêque à Saint-Adolphe produira sans nul doute une impression durable. Le premier pasteur du diocèse a adressé aux fidèles de Saint-Adolphe des paroles on ne peut plus graves au sujet de l'état financier de la paroisse. Ces conseils et ces sages avis donnés avec force mais en même temps avec une visible paternelle bonté, feront germer des fruits de salut et donneront des résultats bienfaisants. Les paroissiens de Saint-Adolphe les ont entendus en parfaits chrétiens, et les mettront en pratique en fils dévoués et soumis. En retour, le Pontife leur a promis des grâces abondantes et les bénédictions du ciel. Ils sauront faire appel à leur esprit de foi, et faire quelques sacrifices pour la cause de Dieu, et ils n'y perdront rien. Au contraire Dieu les bénira, "Diligentibus Deum, omnia cooperantur in bonum. Toutes choses coopèrent au bien de ceux qui aiment Dieu."—Rom. VIII, 28.

A l'issue de la grand'messe chantée par le R. P. Eug. Marciteau, F.M.I., Monseigneur administra le sacrement de confirmation à 14 garçons et à 17 filles, en tout à 31 enfants.

Les Religieuses du Couvent donnèrent à Monseigneur une réception, la veille, le 28. Les pensionnaires du couvent firent les frais de la séance, courte, mais gracieuse. La saynète a été particulièrement goûtée. Ces petites fleurs de Saint-Adolphe — la violette, le myosotis, l'églantine, le lys, la feuille d'érable et l'épi de blé, symbolisant les vertus solides de l'humilité, de l'innocence et du travail, l'amour des nobles et saintes choses, non moins que la patrie canadienne-française, ont exécuté leur rôle d'une façon admirable. Il n'est que juste aussi de féliciter les pensionnaires et les élèves du couvent de Saint-Adolphe de l'exécution de leurs cantiques et de la musique liturgique. La musique est l'expression d'un sentiment, et dans l'espèce du sentiment de l'âme religieuse, et vraiment, la façon dont elles ont chanté à la messe de Monseigneur, et l'exécution du chant de Solesmes aux Vêpres, tout cela suppose une préparation longue, et du talent chez la religieuse chargée de ce chant. Il convient donc de féliciter et les religieuses et les élèves et de les donner comme modèles sous ce rapport aux autres maisons religieuses du diocèse.

DANS LE MONDE

La ligne boche est brisée à Verdun

Paris, 25. — L'attaque des Français a apparemment pris l'ennemi complètement par surprise à Verdun et à aucun endroit il n'est parvenu à arrêter l'impétueuse ruée des Poilus. En 3 heures, nous avons repris le terrain dont la capture par les Allemands avait exigé des mois de patients efforts, y compris des positions comme le fort de Douaumont et l'ouvrage de Triaumont, pris et repris plusieurs fois.

Paris, 25. — Plusieurs contre-attaques allemandes pour reprendre le terrain conquis par les Poilus ont été vaines.

Les Roumains doivent reculer

Petrograd, 25. — Les Russes et les Roumains ont évacué la ville de Tchernorvoda, sur le Danube, dans le Dobrudja. L'armée de Mackensen continue ses attaques sur tout le front. Il semble extrêmement difficile de résister à l'avance allemande.

Les Italiens pénètrent en Macédoine

Paris, 25. — La cavalerie italienne, venant du sud de l'Albanie, a opéré hier sa jonction avec la cavalerie et l'artillerie des troupes alliées en Macédoine. Cette marche accélérée des troupes italiennes vers la Macédoine apporte un appui puissant aux forces alliées possédant maintenant une ligne de bataille qui traverse la péninsule des Balkans.

Vers le fort de Vauax

Paris, 26. — Les troupes françaises complètent le plus rapidement possible à Verdun l'avantage que leur a donné leur soudaine ruée de mardi, et, suivant les dernières informations, elles se sont établies à cinq cents verges du fameux fort de Vaux. On s'attend à recevoir d'un moment à l'autre la nouvelle de la capture de cette importante position.

Impuissance des Allemands

Londres, 26. — L'ennemi a dirigé, hier après-midi, trois contre-attaques contre les positions capturées mardi par les Français. Toutes ces attaques ont échoué et les Français ont conservé leurs positions toutes entières.

L'objectif des Teutons

Londres, 26. — Les troupes austro-teutonnes essaient maintenant de cerner la Roumanie aux frontières nord et est de la Transylvanie et sur la Dobrudja.

Succès roumains en Transylvaanie

Petrograd, 27. — Les troupes roumaines opérant à la frontière occidentale de la Moldavie ont capturé le village transylvanien de Batan et les hauteurs de Piatrarotkul. Une lutte furieuse se continue sur les deux rives du Jiul. Néanmoins les troupes russo-roumaines continuent à retraiter.

Contre-torpilleurs boches coulés

Londres, 27. — Dix contre-torpilleurs allemands ont fait une attaque dans la Manche, la nuit dernière. Deux contre-torpilleurs allemands ont été détruits par les Anglais. Au cours du combat, un contre-torpilleur anglais est disparu.

En marche vers Bucharest?

Londres, 28. — Les troupes allemandes en Transylvanie ont atteint la ville de Campulung, à 80 milles de la capitale de la Roumanie. Les Allemands prétendent qu'ils vont se rendre à Bucarest.

Contre-attaque vaine

Londres, 28. — De violents bombardements ont lieu devant Verdun. Une contre-attaque contre le village de Douaumont a été enrayé par les feux de barrage de l'armée française.

Formidable offensive russe

Londres, 28. — Un télégramme de Rome dit que d'après des renseignements de source allemande, on verra bientôt le commencement d'une grande offensive russe en Galicie et en Pologne.

Arrêt de l'offensive austro-allemande

Londres, 29. — Les Roumains ont arrêté l'offensive austro-allemande en Transylvanie et les Russes ont bloqué l'avance des Allemands et des Autrichiens en Bukowine. Les Roumains ont fait sur différents points quinze cents prisonniers et pris plusieurs canons.

Douze autres navires coulés

Londres, 29. — On annonce que les sous-marins allemands ont coulé huit autres navires. Trois de ces navires appartiennent à la Norwège. Un paquebot qui transportait des volontaires grecs a aussi été victime des sous-marins.

Les Bulgares sont refoulés en Macédoine

Londres, 29. — Les troupes françaises et serbes poursuivent leur marche vers Monastir. Les Français ont capturé un village dans les environs de Cerna.

Sur le front de la Somme

Londres, 30. — Les Français et les Anglais ont fait des progrès au nord de la Somme et conquis des tranchées allemandes entre Les Boeufs et Morval.

Les Russes triomphent dans le Caucase

Petrograd, 31. — Les troupes ont capturé six villages dans le Caucase. Dans le Dobrudja, les Russes ainsi que les Roumains ont repris l'offensive. Les Roumains continuent à poursuivre l'ennemi dans la vallée de la rivière Jiul. Ils ont fait 312 prisonniers et pris quatre mitrailleuses.

DANS L'EST

Les étudiants sont condamnés

Montréal, 25. — Le recorder Semple a condamné les trois étudiants accusés d'avoir attaqué la police, attaque qui fit tant de bruit il y a quelques semaines. Le recorder Semple n'a pas voulu tenir compte des témoignages des étudiants et n'a accepté que la version des policiers.

Renaud avait fait des aveux

Saint-Jean, 25. — Plusieurs témoins de la couronne ont prouvé que Renaud, accusé du meurtre du fermier Wing, avait avoué son crime. La défense prétend que ces aveux ne peuvent pas être admis par la cour.

Québec, 25. — Le juge Choquette a condamné à $25 d'amende et les frais M. Georges Morrissette contre lequel était portée l'accusation d'avoir toléré des spectacles immoraux dans le midway de l'exposition provinciale. Ce jugement sera porté en appel.

Strangulation accidentelle

En voulant s'aliter, Mme Aubry de Saint-Philippe de Laprairie, en voulant s'enrouler une serviette autour du cou pour atténuer un peu ses souffrances a trouvé la mort.

En voulant s'alitr, Mme Aubry perdit connaissance et la serviette qui n'était pas complètement enroulée s'accrocha à la couchette, selon toute probabilité, et fut ainsi la cause de cette triste mort. Quand on la trouva, elle était déjà refroidie.

Représailles des étudiants?

Montréal, 26. — Quelques étudiants, probablement par esprit de représailles, ont lancé des oeufs pourris à la police. Dépassant le but, ces projectiles ont atteint la foule des curieux qui comptaient assister à une nouvelle rencontre des étudiants et de la police.

Renaud sera pendu le 24 novembre

Saint-Jean, 25. — Le juge Monet a condamné Paul Renaud, coupable du meurtre d'Albert Wing, à être pendu le 24 novembre prochain. Avant de prononcer la sentence, le juge a refusé de se rendre à la demande du prisonnier qui voulait s'enrôler et se rendre immédiatement sur les lignes de feu.

Des soldats assaillent un policier

Montréal, 26. — Cinq ou six soldats ont assailli le policier Gagnon qui ne voulait pas s'enrôler et ont tenté de l'y forcer. Le policier Gagnon résista vigoureusement et eut ses habits mis en lambeaux. Gagnon a porté plainte auprès du chef Campeau.

Dix-sept personnes perdent la vie dans l'incendie de l'hôpital de Farnham

Farnham, 26. — Dix personnes, garçonnets et vieillards, manquent à l'appel et plusieurs autres ont été blessées, à la suite d'un violent incendie qui a détruit de fond en comble, hier soir, vers 7 heures 30 l'hôpital Sainte-Elizabeth de Farnham, dirigé par les Soeurs Grises. Cette conflagration a mis en péril près de deux cents patients, infirmes, hommes et femmes, orphelins et orphelines ainsi que vingt-deux religieuses. Tout l'édifice, de quatre étages en brique, flamba comme une boîte d'allumettes.

Ce matin, les ruines fumantes ne permettaient pas qu'on s'approche pour commencer les recherches. Les pertes sont [illegible] quante mille [illegible] rances ne dépassent pas trente mille piastres. Une enquête sera probablement tenue par les autorités, mais rien n'a encore été décidée.

Cette conflagration a donné lieu à des scènes d'héroïsme. Une des religieuses a risqué sa vie en se tenant au haut d'une échelle, au troisième étage de l'édice embrasé, pour donner les enfants aux pompiers qui se tenaient plus bas. Les flammes l'environnaient de tous côtés, mais elle ne quitta son poste que quand elle eut fait sortir tous les enfants qui se trouvaient à sa vue.

La scène devint terrifiante lorsque les lumières s'éteignirent et que les enfants qui se trouvaient encore dans l'édifice se mirent à crier et à se lamenter. A un moment la rumeur a couru que cinquante enfants étaient ensevelis sous les décombres. On a pu s'assurer que cette rumeur était fausse. Les religieuses sont occupées à rechercher ce matin ceux qui manquent à l'appel. Ce travail est très difficile par le fait que nombre d'enfants ont été hébergés par des familles du village ou de la campagne. Aucun cadavre n'a encore été retrouvé.

Québec, 27. — Selon un recensement fait par les autorités ecclésiastiques, la population de notre ville est maintenant de 120,000.

Lettre du Pape a l'Episcopat Canadien

A notre cher fils Louis Nazaire Bégin, cardinal prêtre de la Sainte Eglise Romaine, archevêque de Québec, et aux autres archevêques et évêques du Canada.

Benoit XV, Pape

Notre cher fils, vénérables frères, salut et bénédiction apostolique

La charge, qui Nous a été confiée d'En-Haut, de paître le troupeau du Seigneur, Nous est un puissant motif, lorsque s'élèvent entre les enfants de l'Eglise des dissentiments qui pourraient mettre en péril la paix et la concorde mutuelle, pour que Nous Nous efforcions, autant qu'il est en Nous, d'arriver à tout prix à les accommoder. Qu'y a-t-il en effet d'aussi pernicieux pour les intérêts catholiques, d'aussi étranger aux préceptes divins et aux principes de l'Eglise, que de voir les fidèles du Christ divisés par des luttes de partis?

Assurément **tout royaume divisé contre lui même sera en proie à la désolation**; et du moment où le peuple chrétien cessera de ne faire qu'**un coeur et qu'une âme**, il s'éloignera peu à peu de cette charité qui est non seulement **le lien de la perfection**, (1) mais la principale et la première loi du christianisme, (2) puisque le Rédempteur du genre humain l'a donnée à ses disciples comme son testament, (3) puisqu'il a proclamé qu'elle serait le signe et la preuve de la vraie foi: **C'est en cela que tous connaitront que vous êtes mes disciples, si vous avez de l'amour les uns pour les autres.** (4). A quoi il faut ajouter que ces dissensions, outre qu'elles s'éloignent absolument de l'esprit de Notre-Seigneur Jésus-Christ, ont encore pour triste effet de détourner de plus en plus **ceux du dehors** du catholicisme, alors que, tout au contraire, la fraternelle union et la charité des catholiques a toujours été pour les étrangers une excitation puissante à entrer dans leur société.

Nous sommes conséquemment, vénérables Frères, extrêmement préoccupés de ce que, entre les catholiques de votre pays, dont par ailleurs la foi et la piété sont universellement reconnues, il s'est élevé depuis quelques années des dissentions, qui se sont aggravées de jour en jour et qui désormais sont devenues publiques, ainsi que Nous l'ont démontré plusieurs preuves certaines et que Vous-mêmes Nous en avez instruits.

La cause de ce dissentiment est fort claire. Parmi les catholiques Canadiens, les uns, originaires de France, parlent la langue française; les autres, bien que d'origines diverses, se servent de la langue anglaise; de là entre eux contestation et dispute.

Les Franco-Canadiens affirment que tout se passe correctement dans leur province de Québec; mais dans l'Ontario et en d'autres endroits, où habitent des familles assez nombreuses de leur race, et où la langue anglaise est en usage de par la loi de la province, ils se plaignent qu'on ne tienne pas équitablement compte de la langue française, ni dans le saint ministère, ni dans les écoles catholiques séparées.

Ce qu'ils veulent en conséquence, c'est que les prêtres qui administrent les paroisses soient choisis, d'après le nombre des catholiques de l'une ou l'autre langue, en sorte que, là où les Franco-Canadiens l'emportent en nombre, le Curé soit de leur race et de leur langue, et que, dans les paroisses où ils ne sont qu'en un certain nombre, la langue française soit employée aussi bien que la langue anglaise pour la prédication et les autres ministères ecclésiastiques; et qu'enfin, dans les écoles séparées, on enseigne aux enfants la langue française d'une façon plus complète et plus en rapport avec leur propre manière.

De leur côté, les autres prétendent que, dans l'Ontario et dans les autres provinces de langue anglaise, les catholiques sont moins nombreux que les non-catholiques, bien que, en certains endroits, les Franco-Canadiens l'emportent en nombre sur les Catholiques de l'autre langue; ils disent donc que, pour la désignation des recteurs des églises, on doit tenir compte, d'une part des gens qui peuvent et qui doivent être amenés à la vraie religion, d'autre part de la langue qui est propre à la province, et enfin des autres conditions de lieux et de personnes, en sorte que la question ne saurait être tranchée uniquement par la considération du nombre prépondérant des familles catholiques. Ils ajoutent qu'il n'est pas rare de voir les prêtres franco-canadiens, ou insuffisamment instruits de la langue anglaise, ou la mettant au-dessous de leur propre langue; d'où il résulte que, dans l'exercice du saint ministère, ou bien ils ne réussissent que médiocrement, ou bien ils n'apportent pas le concours que réclament les besoins des localités. — Relativement aux écoles séparées, ils opposent que si la langue française était enseignée comme le demandent les Franco-Canadiens, la bonne instruction des enfants dans la langue anglaise, qui est celle de la province, en serait gravement compromise, et cela au préjudice des parents, qui seraient obligés, ou bien de combler à leurs frais les lacunes de cet enseignement, pour que leurs enfants acquièrent un parfaite connaissance de l'anglais, ou bien de laisser de côté les écoles catholiques, et d'envoyer leurs enfants aux écoles publiques ou **neutres**, ce qui ne doit absolument pas être.

Ils disent enfin que ce système d'enseignement indisposerait facilement le gouvernement contre les écoles séparées; si, en effet, on pouvait leur reprocher, à ces écoles, de négliger l'utilité commune, l'avantage de la loi concernant les écoles propres aux catholiques serait mis en péril, alors qu'il importe souverainement au bien de la religion que ce privilège soit sauvegardé.

Si seulement ces questions se traitaient avec calme et modération! Mais, comme si la race ou la religion elle-même était en cause, on les discute dans les journaux et les revues, dans les livres et les brochures, dans les conversations particulières et dans les réunions publiques, avec une telle âpreté que les esprits s'animent et s'échauffent, au point où le dissentiment entre l'un et l'autre parti devient chaque jour plus inguérissable.

Pour apporter à un si grand mal les remèdes opportuns, il Nous a paru bon de Vous faire part de Nos intentions, à Vous, vénérables Frères, que Nous savons être en union si étroite avec Nous. Soyez persuadés que Vous répondrez à nos plus vifs désirs, si Vous faites tous vos efforts, pour obtenir que, grâce à l'esprit de paix et de charité, l'accord et l'union se rétablisse entre les fidèles confiés à votre sollicitude. Nous faisons Nôtres les paroles de l'Apôtre Saint Paul: **Je vous conjure donc, mes frères, par le nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, de n'avoir tous qu'un même langage et de ne pas souffrir de schismes parmi vous; mais d'être tous affermis dans le même esprit et dans les mêmes sentiments.** (5) ... **Vous supportant mutuellement en charité; appliqués à conserver l'unité d'esprit, par le lien de la paix.** (6) Nous sommes en effet les fils du même Père, nous participons au même banquet céleste et aux mêmes sacrements, nous sommes appelés à la même béatitude, **baptisés dans un seul Esprit, ... abreuvés d'un seul Esprit.** (7) **Car vous tous qui avez été baptisés dans le Christ, Vous avez été revêtus du Christ:** (8) **où il n'y a ni gentil, ni juif, ni circoncision, ni incirconcision (ni barbarie ni Scythe), ni esclave ni libre, mais où le Christ est tout en tous.** (9)

Que si les fidèles de votre pays, pour des raisons de race et d'origine, n'ont pas les mêmes manières de voir, **et augustiantur vasa carnis**, c'est-à-dire que **la chair a des vues étroites**, il faut tout au contraire, selon le conseil de saint Augustin, (10) **ut dilatentur spatia charitatis**, que la charité élargisse les coeurs. Mais si les dissentiments ne peuvent pas se résoudre complètement **ex aequo et bono** et par la seule loi de la charité, il y a dans l'Eglise des hommes placés par l'Esprit-Saint pour juger, et à la sentence desquels les fidèles doivent obéir, s'ils veulent appartenir à Jésus-Christ et ne point **passer pour des payens et des publicains.**

Ainsi donc la décision des controverses qu'ont entre eux les catholiques Canadiens touchant les droits de l'une et l'autre langue et leur emploi dans les édifices sacrés et dans leurs écoles catholiques, cette décision appartient aux Evêques, surtout à ceux qui président aux diocèses où la lutte est plus ardente. C'est pourquoi Nous les exhortons à se réunir, à considérer et peser avec soin une matière si importante, et à statuer ensuite et décerner ce qu'ils croiront juste et opportun, en ayant uniquement en vue la cause du Christ et le salut des âmes. Que si, pour n'importe quel motif, leur sentence ne peut pas régler et terminer la querelle, ils déféreront l'affaire à ce Siège Apostolique, qui, suivant les lois de la justice et de la charité, tranchera le débat de telle sorte, que les fidèles gardent à l'avenir, **comme il convient à des saints,** la paix et la bienveillance mutuelle.

En attendant, les journaux et les revues, qui se glorifient de l'appellation de catholiques, doivent s'abstenir d'alimenter la discorde parmi les fidèles ou de prévenir le jugement de l'Eglise; et si leurs rédacteurs gardent patiemment un modeste silence, s'ils s'appliquent même volontiers à calmer les esprits, ils auront bien mérité de leur profession. Les fidèles de leur côté doivent s'interdire de traiter cette question dans les réunions populaires, dans les assemblées, dans les congrès catholiques proprement dits; car il est presque impossible que les orateurs ne se laissent entraîner par l'esprit de parti et n'attisent par leurs discours la violence de l'incendie.

Ces prescriptions, que Nous dicte pour tous Vos diocésains Notre affection paternelle, le clergé doit les considérer comme lui étant premièrement et principalement adressées. Les prêtres en effet, devant se faire de coeur les modèles du troupeau, il leur serait fort mal de se laisser emporter par ces luttes de rivalités et de jalousies. C'est pourquoi Nous leur recommandons très affectueusement d'être les premiers parmi leurs ouailles, pour la modération et la bienveillance, pour le respect et l'égard des Evêques et enfin pour l'obéissance, principalement dans les matières qui appartiennent à la justice et à la discipline de l'Eglise et qui sont du domaine propre de sa juridiction.

Assurément le bien spirituel et la concorde des catholiques de l'une et de l'autre langue gagneront beaucoup, si tous ls prêtres possèdent parfaitement l'un et l'autre idióme. Aussi avons-Nous appris avec une très grande satisfaction, que dans plusieurs séminaires on a établi comme règle que les séminaristes s'exercent à bien parler le français et l'anglais; et Nous voudrions que cet exemple fût suivi dans tous les autres séminaires. Quant aux prêtres qui vaquent au saint ministère, ils doivent s'appliquer à acquérir la connaissance et l'usage des deux langues; et mettant de côté tout esprit de parti, ils devraient se servir tantôt de l'une tantôt de l'autre, suivant les besoins des fidèles.

Maintenant, pour ce qui est des écoles catholiques de l'Ontario, comme la lutte sur ce point est plus vive, il convient d'en parler plus en détail.

Personne ne niera que le Gouvernement de l'Ontario est dans son droit en exigeant que la langue anglaise, qui est celle de la province, soit enseignée aux enfants dans les écoles; de même les catholiques de l'Ontario demandent avec raison, que dans les écoles séparées cet enseignement soit donné avec assez de perfection, pour que leurs enfants se trouvent dans les mêmes conditions, que ceux des non-catholiques qui fréquentent les écoles **neutres**, et ne soient pas moins en état soit d'aborder les écoles supérieures, soit d'arriver aux emplois civils. On ne saurait d'autre part refuser aux Franco-Canadiens qui habitent cette province le droit de réclamer, quoique dans une proportion convenable, que dans les écoles, où leurs enfants sont en un certain nombre, la langue française soit enseignée; et l'on ne peut assurément leur faire un reproche de défendre ce qui leur tient tant à coeur.

Toutefois, les caatholiques de ce pays doivent bien se rappeler, que ce qui importe souverainement et avant tout, c'est qu'il y ait des écoles catholiques, et qu'elles ne soient sous aucun prétexte mises en danger de disparaître.

Il faut en effet que, tout en étant formés à la connaissance des lettres humaines, les enfants apprennent aussi à garder la foi catholique, à faire profession de la doctrine de Jésus-Christ et à en observer religieusement la loi: c'est ce qu'exige absolument l'amour de nos enfants, le bien de la Religion et la cause même du Christ.

Comment arriver maintenant à concilier ces deux choses, l'enseignement complet de la langue anglaise et un enseignement convenable de la langue française aux enfants Franco-Canadiens? Il est évident que s'il s'agit des écoles soumises à l'autorité du gouvernement, la question ne pourra pas être réglée en dehors de lui. Rien n'empêche cependant que les Evêques, s'inspirant de leur zèle pour le salut des âmes, s'emploient avec sagesse et activité pour faire prévaloir des conseils de modération, et pour faire attribuer à chacune des parties ce qui est juste et équitable.

Au reste, vénérables Frères, ayant la plus grande confiance dans votre foi et votre dévouement, Vous sachant si pénétrés de vos obligations et si préoccupés du compte que Vous aurez à rendre au Souverain Juge, Nous tenons pour certain que Vous n'omettrez rien de ce qui pourra être tenté, pour éloigner tout dommage et ramener la paix. Appliquez donc vos pensées et vos soins à faire que **tous ne soient qu'un, et qu'ils soient consommés dans l'unité,** ainsi que le Divin Maître en a fait sa doctrine et sa prière, au moment où Il allait se livrer pour nous à la mort sur la croix. Qu'elles s'impriment dans les âmes de vos diocésains, ces paroles de l'Apôtre: **Soyez un seul corps et un seul esprit, comme vous avez été appelés à une seule espérance dans votre vocation. Il y a un seul Seigneur, une seule foi, un seul baptême, un seul Dieu et Père de tous.** (11) Et que dans cette mutuelle union les fidèles soient **bons les uns envers les autres, miséricordieux, se pardonnant mutuellement, comme Dieu lui-même nous a pardonné en Jésus-Christ.** (12)

Comme gage des dons célestes et en témoignage de Notre paternelle affection, Nous Vous accordons de tout coeur, à Vous, Notre cher Fils, à Nos vénérables Frères, au clergé et aux fidèles de chacun de Vous, la Bénédiction Apostolique.

Donné à Rome près Saint-Pierre, le VIII du mois de septembre XDCCCCXVI, troisième année de Notre Pontificat.

BENEDICTUS PP. XV.

(1) Coloss., III, 14.
(2) Math., XXII, 38-39.
(3) Jean, XIII, 34; XV, 12, 17; XVII, 11.
(4) Jean, XIII, 35.
(5) Cor., I, 10.
(6) Eph., IV, 2-3.
(7) Cor., XII, 13.
(8) Galat., III, 27.
(9) Coloss., III, 11.
(10) Serm. LXIX, Migne, P. L., t. 38, col. 440.
(11) Eph., IV, 4-6.
(12) Eph., IV, 32.

LA SEIGNEURESSE DE JOLIETTE

Un jour, en l'absence de l'honorable Barthélemy Joliette, la seigneuresse, son épouse, assiégée par un certain nombre de mendiants, n'avait pu résister à l'entraînement de son bon coeur: d'une aumône à l'autre elle avait donné jusqu'à quatorze minots de blé! A la fin de la journée, réfléchissant qu'elle avait peut-être plus consulté sa générosité que sa discrétion, elle craignait de recevoir des reproches à cause d'une pareille prodigalité. Son inquiétude était assez vive. Pour prévenir la réprimande, elle avait chargé un ami d'avertir son époux de ce qui était arrivé.

En apprenant cette conduite, celui-ci vint la trouver, et la félicitant sur sa bonne action: "fais à l'avenir, lui dit-il, selon que te le conseillera ton coeur généreux, tout ceci t'appartient, ajouta-t-il, en lui désignant du geste, le manoir et les environs'.

Digne et noble réponse, qui entoure de la même gloire, et la charité de l'épouse et la grandeur d'âme de l'époux.

Dans une autre circonstance, madame Joliette, dont l'oeil vigilant surveillait tout, s'était transportée auprès du vaste four, d'où l'on retirait en ce moment le pain qui devait nourrir sa nombreuse famille de serviteurs. Sur ses pas, comme d'habitude, les pauvres étaient accourus demandant l'aumône. Emue jusqu'aux larmes à la vue des haillons qui les couvraient, de la misère peinte sur leur figure, la noble dame leur distribua toute la fournée de pain. Les mendiants s'en retournèrent en bénissant son nom et celui de son époux, tandis qu'en souriant, elle donnait des ordres pour une nouvelle fournée.

Abbé Jos. Bonin.

"Biographie de l'honorable Barthélemy Joliette et de M. le G. Vic. A. Manseau."

LE CLUB "LE CANADA"

Dimanche prochain, à 8 heures du soir, ainsi qu'il a été annoncé la semaine dernière, le Club "Le Canada", qui vient de recevoir sa charte, ouvrira officiellement son local à l'angle des rues Main et Graham, en face du Bureau Industriel, à l'extrémité sud du couloir au premier étage de l'édifice Cadomin.

A cette occasion un joli programme de chants, de musique et de déclamations a été préparé, plusieurs dames et messieurs ayant offert leur gracieux concours au comité d'organisation. Le président, M. de Trémaudan, donnera la première de ses causeries bimensuelles sur l'histoire canadienne-française de l'Ouest. Ces lectures auront lieu les soirs des premiers et troisièmes dimanches de chaque mois.

MORT DE DEUX SOEURS GRISES

Le télégraphe a apporté ces jours derniers aux Soeurs Grises de Saint-Boniface la nouvelle de la mort de deux de leurs Soeurs de Montréal, dont l'une, la Rde Soeur Létourneau, est une enfant de Saint-Boniface — la soeur de M. Stanislas Jean et du R. P. Gustave Jean, ancien recteur du Collège — et l'autre, la Soeur St-Mathias, la soeur de la Rde Soeur Lamothe, de l'hospice d'Youville.

La Rde Soeur St-Mathias était supérieure de l'hôpital Notre-Dame de Montréal et la Rde Soeur Létourneau était la directrice du choeur si renommé des aveugles de l'asile Nazareth.

A L'UNION CANADIENNE

L'Union Canadienne a l'honneur d'annoncer à ses actionnaires qu'elle a élu successeur de M. Papineau, M. Ernest Gagnon un des directeurs de l'Union. M. Gagnon est de ceux qui ont pris une part des plu sactives au pétitionnement lors de la division du diocèse métropolitain; il se dévoue actuellement pour l'Association d'Education en percevant tous les mois un montant assez considérable. Bref, lorsqu'il s'agit de travailler pour une bonne cause, il est là... Sufficit.

Le Lapin.

• • •

La saison d'été qui vient de finir a été un succès pour l'Union Canadienne, grâce à l'idée de former des équipes de balle au camp. Cet hiver, pour tâcher de retenir à Saint-Boniface nos jeunes de langue française, nous construirons un patinoir où les amateurs du gouret et du patin pourront s'en donner à plein coeur.

• • •

Comme les affaires vont assez bien et que le nombre des membres augmente toujours, pour la commodité de tous et leur plaisir, nous avons fait l'acquisition d'une belle table de billard (snooker). Nous avons été obligés de changer l'aspect de nos salles, mais on s'accorde à dire que c'est pour le mieux.

• • •

Dans quelques jours notre gymnase va être définitivement installé et les athlètes vont pouvoir détendre leurs muscles à volonté. Il va y avoir des luttes mémorables, entr'autre le fameux Bel Avenir qui a promis une leçon à Fort à Bras.

• • •

Si les jeux ont leur grande part dans notre association, nous n'oublions pas le côté instructif et intellectuel. Notre salle de lecture sera bientôt installé et les lecteurs trouveront à leur disposition une variété de journaux, magazines et livres de toutes sortes.

• • •

N'allez pas croire que la musique est dédaignée à l'Union. Nous avons un piano de première classe et nous avons souvent le plaisir de constater le talent de plusieurs de nos membres. Un comité spécial existe pour la musique et les chanteurs feront bien de donner leur nom au président du comité, M Beaudry. Il réserve des surprises au public cette année.

• • •

Les conférences si bien réussies et si bien encouragées l'an dernier, vont reprendre bientôt, nous a dit le président du comité littéraire. Nous sommes sûrs que le public a hâte d'entendre ces conférences.

• • •

Nous sollicitons une visite à nos salles. Vous ne partirez pas sans devenir membre, tant cela sera de votre goût, et en devenant membre vous aiderez à une bonne oeuvre.

• • •

Les membres arriérés dans leur cotisation mensuelle sont priés de se mettre en règle. Les administrateurs comptent sur votre bonne volonté pour faire face aux dépenses prochaines en faisant les améliorations projetées.

• • •

La quatrième génération. Le Dr Peter Fahrney and Sons Co., 19—25. So. Hoyne Ave., Chicago, Ill., E.-U. d'A., prépare une médecine connue sous le nom de Novoro du Dr Pierre, et cette préparation est devenu très renommée dans le monde entier comme remède de famille. Ce remède a été transmis de père en fils pendant quatre générations successives. C'est probablement le plus ancien et le plus populaire remède qui existe. Il est envoyé libre de tous droits.

SACRE-COEUR

Plus beau succès de toutes les parties de cartes, lundi dernier.

Voici la liste des prix:

Dames. — $5 en or, don de M. Dugal, président de la chorale, gagné par Mlle Pinsonnault. Consolation: Magnifique étagère, oeuvre d'art de M. A.-G. Cowley, membre de la Chorale, gagné par Mlle I. Robert.

Hommes.—$5 en or, don de M. A. Manseau, membre de la chorale, gagné par M. A. Rocan.

M. Rocan, qui s'intéresse vivement à l'oeuvre de l'éducation chrétienne et française, en a fait aussitôt cadeau à l'école. Cet acte de générosité, ainsi que celui de M. Castonguay, la semaine dernière, ont reçu une chaleureuse approbation d'éloges des assistants.

Consolation: jolie cravate, gagnée par M. G.-H. Deschênes.

Mardi prochain, dernière partie de la série. Proclamation des noms de ceux qui auront obtenu le plus de points dans les six parties.

• • •

La nouvelle Provinciale des Soeurs des SS. NN. de Jésus et de Marie a visité notre école au commencement de la semaine dernière. Ce fut l'occasion d'une jolie réception de la part de nos religieuses et des enfants de notre école.

• • •

Le R. P. Portelance, o.m.i., notre ancien curé, était de passage au presbytère vendredi et samedi dernier.

Notre école traverse une période de progrès très réconfortante. Une nouvelle classe a été ouverte. Le chiffre des élèves qui fréquentent nos classes est de 197. Tout près du deux cents. On est actuellement à organiser un Jardin d'Enfance. Six institutrices: cinq religieuses et Mlle Eveline Fournier.

L'ORCHESTRE PROVENCHER

AU FORUM

Le professeur Jackson parlera dimanche prochain au Forum des Oiseaux du Manitoba. A cette occasion, l'orchestre de l'Académie Provencher donnera concert.

RETOUR DE L'EST

M. l'avocat L.-A. Delorme est revenu samedi d'un voyage de quelques semaines dans l'Est. Au cours de son séjour dans l'Est, M. Delorme a donné plusieurs conférences sur les avantages qu'offre la colonisation française au Manitoba.

RETOUR DE FRANCE

Mme Maurice Dumousseau et ses trois enfants sont revenus de France dimanche soir. Mme Dumousseau était allée visiter ses parents à Paris et ceux de M. Dumousseau à Angoulême.

THE T. EATON Co LIMITED
WINNIPEG — CANADA

SAINT-BONIFACE

Mme Léon Roy, ainsi que son frère et Mme Moïse Landry, sont de retour de Somerset, Man., où ils étaient allés rendre visite à leur mère, assez gravement malade. Ils l'ont ramené avec eux et Mme Elie Landry passera l'hiver chez sa fille, Mme Léon Roy.

QUARANTE-SIX ANS

Notre confrère le **Manitoba** célébrait hier son 46ème anniversaire. C'est un bel âge pour un journal, surtout dans notre pays.

Que notre confrère veuille bien accepter à cette occasion nos plus sincères félicitations et nos meilleurs souhaits de prospérité.

MISE AU POINT

Notre chronique de la semaine dernière sur le crime d'Haywood n'entendait aucunement juger Robidoux. Aux yeux de la loi anglaise, Robidoux est innocent jusqu'à preuve du contraire.

BAZAR A SAINT-EDOUARD

Les 13, 14, 15, 16, 17 novembre, la paroisse de Saint-Edouard donnera son bazar. Il y aura concours entre deux jeunes filles de la paroisse: Mlles Ethel Stack et Annie Ryan. Des comités d'hommes, de femmes et jeunes filles ont été organisés et s'efforceront de faire de ce bazar un grand succès.

LE DOCTEUR GALLIOT

Notre ami, M. le docteur Galliot, de Notre-Dame de Lourdes,—à la guerre le **Major Galliot, Médecin Chef des Brancardiers de la 16ème Division d'Infanterie Coloniale,**—vient de recevoir une nouvelle citation pour attachement au devoir. C'est la quatrième fois que le vaillant docteur est signalé dans les ordres du jour de l'armée. La dernière citation est conçue ainsi: "Officier plein de zèle, de dévouement, vigoureux; allie aux qualités professionnelles les plus sérieuses, les aptitudes militaires qui en font un médecin chef de groupe de Brancardiers divisionnaires de grande valeur."—Le **Manitoba.**

SAINT-BONIFACE

Baptêmes

Le 2 2octobre. — Joseph-Rosaire-Omer, fils de Omer Fontaine et de Emma Fournier.

Le 2 2octobre. — Marie-Josephine-Angéline, fille de Joseph Prescot et de Angélina Richard.

Le 25 octobre. — Joseph-Théodule-Victor, fils de Mizaël Rodrigue et de Emma Paquin.

Le 26 octobre. — Berthe-Julienne-Marie, fille de Hubert Duyvejonck et de Marie Vermander.

• • •

Mariage

Le 24 octobre. — Albert Kéroack et Marie-Emma Baril.

• • •

Sépultures

Le 23 octobre est décédée à l'hôpital de Saint-Boniface, Philomène Guay, épouse de Joseph Millette, à l'âge de trente ans. Ses funérailles ont eu lieu le 26 du courant.

A L'ALLIANCE FRANCAISE

Conférence de M. le professeur Dayen. — Chant par M. le professeur Hélie et musique par Mlle Fred. — Emouvant incident.

De plus en plus populaires les réunions de l'Alliance Française. Et cela se comprend, après un succès tel que celui de la dernière réunion. M. le professeur Dayen causait astronomie et il le fit avec toute la verve et le brio d'un méridional Il nous promena dans le monde des astres et nous en démontra l'immensité et la beauté. Terre, lune, soleil, planètes, étoiles, tout y passa et sur tout le conférencier jeta la lumière de sa belle intelligence. Que dire des délicieux raprochements entre les mondes d'autrefois, ceux d'aujourd'hui et ceux de demain. Nosu aimerions citer et copieusement, mais l'abondance de matière déjà en retard et les exigences typographiques nous le défendent malheureusement.

Au régal que fut cette conférence, l'Alliance Française ajouta celui que nous donnèrent Mlle Fred au piano et notre brillant ténor canadien-français, M. le professeur Hélie. La réunion se termina par un émouvant incident. Sur invitation de M. le professeur Muller, M. Jules Collon, qui présidait en l'absence de M. le professeur Osborne, présenta à l'auditoire son fils Jules Collon, dans les tranchées depuis deux ans, décoré et cité à l'ordre du jour. Brièvement, le soldat Collon dit à l'auditoire les espérances et la confiance des Alliés.

UNE MINE DE MERCURE

L'histoire de la découverte d'une mine de mercure natif, en 1837, dans le haut du Saint-Maurice, est bien connue.

Des chasseurs, sportsmen de la ville, possédant une certaine instruction, trouvèrent un jour du mercure dans une anfractuosité de rocher. Ils le recueillirent et le bruit de la découverte se répandit bientôt dans le pays.

Une mine de mercure, c'était la fortune.

Une société se forma et on allait entreprendre des travaux quand M. Bouchette, arpenteur général, entendit parler de la chose.

Il demanda des renseignements sur l'endroit exact où l'on avait trouvé le mercure et s'écria:

"—Mais, c'est le mercure de mon baromètre, du baromètre que j'ai brisé, par accident, pendant ma dernière exploration".

Et c'était bien cela.

LE DEUIL

Dans la Nouvelle-Guinée, le deuil est scrupuleusement porté et les exaltés et les fanatiques vont jusqu'à se mutiler qui d'un doigt, qui d'un bout de nez. Cependant la généralité des canaques commencent à trouver ces marques extérieures de douleur plus admirables qu'imitables. Néanmoins tout le monde s'impose un jeûne en se privant de quelque aliment préféré pour le repos des parents défunts. Ainsi un veuf se privera pendant de longs mois de son inséparable pipe de bambou: la plus méritoire des mortifications pour un canaque.

A LOUER

Maison moderne sur la rue Dumoulin, près de l'avenue Taché. Huit appartements et salle de bain. Tapis, stores et tentures seront compris dans le loyer. S'adresser à **G.-A. Rocan.** Téléphones Main 8725 et 2003.

SERVANTE DEMANDEE

Servante canadienne-française demandée pour être ménagère dans un presbytère. S'adresser à boîte 134, Pinewood, Ont. Pinewood est situé près des Etats-Unis à 165 milles de Winnipeg. La position sera vacante le 1er décembre prochain.

DU BON RAISIN!!

M. Hélie, 88 rue Aulneau, annonce qu'il a à vendre 40 paniers de bon raisin. 25 sous du panier. Une aubaine, quoi!